AccueilRevenir à l'accueilCollection*Barbier de Séville (Le)*Item*Barbier de Séville,* ou la Précaution inutile (Le), comédie en quatre actes, par M. de Beaumarchais, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 23 février 1775 (avec une Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville)

Barbier de Séville, ou la Précaution inutile (Le), comédie en quatre actes, par M. de Beaumarchais, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 23 février 1775 (avec une Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville)

Auteur : Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de (1732-1799)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

68 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie en 4 actes

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-1704 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb118908133

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Eléments codicologiques In-8°, 68 p. Date1777 (date de l'édition) LangueFrançais Lieu de rédactionParis, Delalain

Relations entre les documents

Collection Barbier de Séville (Le)

Barbier de Séville, ou la Précaution inutile (Le), comédie en quatre actes, par M. de Beaumarchais, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 23 février 1775 (avec une Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville) □ a pour version clandestine cet ouvrage

Barbier de Séville, ou La précaution inutile (Le), comédie en quatre actes [] a pour édition clandestine cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de (1732-1799), Barbier de Séville, ou la Précaution inutile (Le)comédie en quatre actes, par M. de Beaumarchais, représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 23 février 1775 (avec une Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville), 1777 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 19/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/136

Notice créée le 05/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

LE BARBIER DE SÉVILLE,

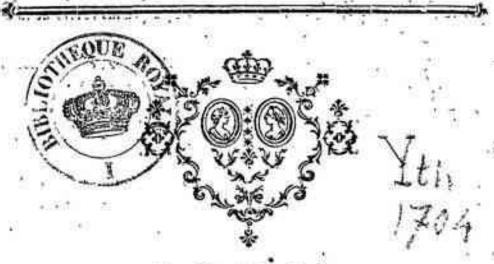
OULA

PRÉCAUTION INUTILE, COMEDIE

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE;

REPRÉSENTÉE & tombée sur le Théâtre de la Comédie Française aux Tuilleries, le 23 de Février 1775.

> Et j'étois Pere , & je ne pus mourir ! ZAire , Atte II.



A PARIS,

Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie Française.

M. DCC. LXXVII.



PERSONNAGES

(Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien costume Espagnol.)

- LE COMTE ALMAVIVA, Grand d'Espagne amant inconnu de Rosine, paroit, au premier Aste, en veste & culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau noir rabatta avec un ruban de couleur autour de la forme. Au second Aste, en habit unisorme de Cavalier, avec des monstaches & des bottines. Au troisseme, habillé en Bachelier; cheveux ronds; grande fraise au cou; veste, culotte, bas & manteau d'Abbé. Au quatrieme Aste, il est vêtu superbement à l'espagnole avec un riche manteau; par dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.
- BARTHOLO, Médecin, Tuteur de Rosine: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise & manchettes relevées; une ceinture noire; & quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.
- ROSINE, jeune personne d'extraction noble, & Pupille de Bartholo, habillée à l'Espagnole.
- FIGARO, Barbier de Séville: en habit de majo Espagnol. La tête couverte d'une rescille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur, autour de la sorme; un sichu de soie, attaché sort lâche à son cou; gilet & haut de chausse de satin, avec des boutons & boutonnières frangés d'argent; une grande ceinture de soie; les jarretteres nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante, à grunds revers de la couleur du gilet; bas blancs & souliers gris.
- DOM BAZILE, Organiste, Maître à chanter de Rosine, chapeau noir rabattu, soutanelle & long manteau, suns fraise ni manchettes.
- LA JEUNESSE, vieux Domestique de Bartholo.
- L'ÉVEILLE, autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle, culotte bleue & vesse de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE. Homme de Justice, avec une longue baguette blanche à la main.

PLUSIEURS ALGUASILS & VALETS avec des flambeaux.

La Scene est à Séville, dans la rue & sous les senêtres de Rosine, au premier Acte; & le reste de la Piece dans la maison du Docteur Bartholo.

AND CONTRACTOR CONTRAC LETTRE MODERÉE.

Sur la Chute & la Critique du BARBIER DE SÉVILLE L'AUTEUR, vêtu modestement & eourbé, présentant sa Piece au Letteur.

Mionsieur,

J'ai l'honneur de vous offrir un nouvel Opurcule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces momens heureux, où, dégagé de soins; content de votre fanté, de vos affaires, de votre Maîtresse, de votre diner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon Barbier de Sévitée; car il faut tout cela pour être

homme amufable & Lecteur indulgent.

420

1

Mais si quelque accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre Belle a forfait à ses sermens, si votre diner sut mauvais, ou votre digestion laborieuse; ah! laissez mon Barbier; ce n'est pas là l'instant; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le Fastam de votre Adversaire, relisez ce trastre billet surpris à Rose, ou parcourez les chefs-d'œuvres de Tiffot sur la tempérance, & fattes des réslexions politiques, économiques, diétetiques, philosophiques ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous saille absolument l'oublier ; enfoncezvous dans une Bergere, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilege, & dormez vite une heure ou deux.

Quel charme auroit une production légere au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet si Figaro le Barbier s'est bien moqué de Bartholo le Médecin, en nidant un Rival à lui fouffler fa Maîtresse ! On rit peu de la gaieté d'autrui , quand on a de l'humeur pour fon propre compte.

Que vous fait encore si ce Barbier Espagnol, en arrivant dans Paris. essuya quelques traverses, & si la prohibition de ses exercices a donaé trop d'importance aux revèries de mon bonnet? On ne s'intéresse gueres aux affaires des autres, que loriqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous ? Avez-vous à fouhait double estomac, bon Cuisinier, Mastresse honnête, & repos imperturbable?

Ah! parlons, parlons: Donnez audience à mon Barbier,

Je fens trop, Monfieur, que ce n'est plus le temps, où, tenant mon manuferit en réferve; & femblable à la Coquette qui refuse souvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faitois quelque avare lecture à des Gens préférés, qui croyoient devoir payer ma complaifance par

un éloge pompeux de mon Ouvrage.

O jours heureux! Le lieu, le remps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite affurant mon fuccès, je gliffois fur le morceau foible en appuyant les bons endroits : puis recueillant les fuffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuse modettie, je jouissois d'un , triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'Acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour son compte.

Que reste-t-il hélas ! de toute cette gibeciere ? A l'instant qu'il faudroit des miracles pour vous inbjuguer; quand la verge de Moife y fuf-

firoit à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob; plus d'escamotage, de tricherie, de coqueterie, d'instexions de voix, d'illusion théâtrale, rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monsieur, si, mesurant mon style à ma situation, je ne sais pas comme ces Ecrivains qui se donnent le ton de vous appeller, négligemment, Lesteur, ami Lesteur, cher Lesteur, bénine ou Bénoist Lesteur, ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudens essayent de se mettre au pair avec leur Juge, & qui ne sait bien souvent que leur en attirer l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne séduisoient personne, & que le ton modeste d'un Auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indul-

gence à son sier Lecteur.

Eh! quel Ecrivain en eut jamais plus besoin que moi! Je voudrois le cacher en vain: j'eus la foiblesse autresois, Monsieur, de vous présenter, en disserent ters, deux tristes Drames; productions monstrueuses, comme on fait! Car entre la Tragédie & la Comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien; c'est un point décidé, le Maître l'a dit, l'Ecole en retentit, & pour moi j'en sus tellement convaincu, que, si je voulois aujourd'hui mettre au Théâtre une mere éplorée, une épouse trahie, une sœur éperdue, un sils déshérité; pour les présenter décemment au Public, je commencerois par leur supposer un beau Royaume où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde; Certain après cela, que l'invraisemblance du Roman, l'énormité des saits, l'ensture des caracteres, le gigantesque des idées, & la boussissure du langage, loin de m'être impurés à reproche, assure roient encore mon succès.

Préfenter des hommes d'une condition moyenne, accablés & dans le malheur! Fi donc! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les Citoyens ridicules, & les Rois malheureux; voilà tout le Théâtre existant & possible; & je me le tiens pour dit; c'est fait; je ne veux plus que-reller avec personne.

J'ai donc eu la foiblesse autrefois, Monsieur, de saire des Drames

qui n'étoient pas du bon genre; & je m'en repens beaucoup.

Presse depuis par les événemens, j'ai hasardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvé du bon style; & j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais gliffer fous vos yeun une Comédie fort gaie, que certains Maîtres de goût n'estiment pas du bon ton; & je ne m'en confole point.

Peut être un jour oferei je affliger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la musique n'est pas du bon Frangais; & j'en suis tout honteux d'avance.

Ainsi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuses, je passerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne-foi naïve avec laquelle je

reconnoîtrai les unes en vous présentant les autres.

Quant au Barbier de Séville; ce n'est pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton respecteux : mais on m'a fort assuré que, Iorsqu'un Auteur étoit forti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théâtre, il ne lui manquoit plus que d'être agréé par vous, Monsieur, & lacéré dans quelques Journaux, pour avoir obtenu tous les lapriers littéraires. Ma gloire est donc certaine, si vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément; persuadé que plusieurs de Messieurs les Journalistes ne me resuseront pas celui de leur dénigrement. Déjà l'un deux, établi dans Bouillon avec Approbation & Privilege, m'a fait l'honneur encyclopédique d'assurer à ses Abonnés que ma Piece étoit sans plan, sans unité, sans caracteres, vuide d'intrigue & dénuée de comique.

Un autre plus naîf encore, à la vérité fans Approbation, fans Privilege, & même fans Encyclopédie, après un candide exposé de mon Drame, ajoute au laurier de sa critique, cet éloge slatteur de ma personne. » La réputation du sieur de Beaumarchais est bien tombée; & les honnêtes gens sont enfin convaincus que lorsqu'on lui aura arpraché les plumes du paon, il ne restera plus qu'un vilain corbeau

» noir, avec son effronterie & sa voracité.

Puisqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la Comédie du Barbier de Séville; pour remplir l'horoscope entier, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, Monsieur, de me juger vous-même, & sans égard aux Critiques passés, présens & suturs: car vous savez que, par état, les Gens de Feuilles sont souvent ennemis des Gens de Lettres; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant sais de mon affaire, il faut que vous soyez mon Juge absolument, soit que vous le vousiez ou non; car vous êtes mon Lecteur.

Et vous sentez bien, Monsseur, que si, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raisonne mal, vous resussez constamment de me lire; vous feriez vous-même une pétition de principes au-dessous de vos lumieres: n'étant pas mon Lesteur, vous ne seriez pas celui à qui s'a-

dresse ma requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous avisiez de jetter le Livre en cet instant de votre lecture; c'est, ... Monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez en-levé du Tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre. des Magistrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti; qu'en cessant d'exister en qualité de mon Lecteur.

Eh! quel tort vous fais-je en vous élevant au-dessus de moi ? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Mon-

fieur, n'est-il pas de les juger ?

Voilà donc qui est arrangé. Je ne reconnois plus d'autre Juge que vous; sans excepter Messieurs les Spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voient souvent seur sentence infirmée à votre Tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux au Théâtre, & ces Messeurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penser que j'avois gagné ma Cause à l'Audience. Point du tout; le Journaliste, établi dans Bouillon, prétend que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce n'est là, Monsieur comme on dit en style de Palais, qu'une mauvaise chicane de Procureur: mon but ayant été d'amuser les Spectateurs; qu'ils aient ri de ma Piece ou de moi; s'ils ont ri de bon cœur, le but est également rempli : ce que j'appelle avoir gagné ma Cause à l'Audience.

Le même Journaliste assure encore, ou du moins laisse entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces Messieurs, en leur faifant des lectures particulieres, en achetant d'avance leur suffrage par cette prédilection. Mais ce n'est encore-là, Monsieur, qu'une difficulté de Publiciste Allemand. Il est maniseste que mon intention n'a jamais été que de les instruire : c'étoit des especes de Consultations que je faisois sur le sond de l'assaire. Que si les Consultans, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les Juges; vous voyez bien, Monsieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux de se récuser par délicaresse, s'ils se sentoient de la partialité pour mon Barbier Andaloux.

Eh! plût au Ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune Etranger! Nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémere! Tels sont les hommes : avez-vous du succès ; ils vous accueillent, vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous : mais gardez de broncher : au moindre échec. O mes amis! Souvenez-vous

qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste solrée. Vous eussiez vu les foibles amis du Barbier se disperser, se cacher le visage on s'ensuir; les semmes, toujours si braves quand elles
protegent, ensoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches & baissant des yeux consus; les hommes courant se visiter, se faire amendehonorable du bien qu'ils avoient dit de ma Piece, & rejettant sur ma
maudite saçon de lire les choses tout le saux plaisir qu'ils y avoient
goûté. C'étoit une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnolent à gauche, en me sentant passer à droite, & ne faisoient plus semblant de me voir: Ah Dieux! D'autres plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire: Eh! Comment avez-vous produit en nous cette illusion? Car il faut en convenir, mon Ami, votre Piece est la plus

grande platitude du monde.

-- Hélas Messieurs! J'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chûte, & pour l'honneur de votre second jugement, ne souss'rez pas qu'on rédonne la Piece au Théâtre; si, par malheur on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous seroit peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendiez à moi de ne plus sa-voir quel jour vous eutes raison ou tort; ce qu'à Dieu ne plaise!

On ne m'en crut point; on laissa rejouer la Piece, & pour le coup je sus Prophete en mon pays. Ce pauvre Figaro, sessé par la cabale en faux bourdon & presque enterré le vendredi, ne sit point comme Candide, il prit courage, & mon Héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier, & la fatigue de dix sept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui sait combien cela durera 3 Je ne voudrois pas jurer qu'il en sût seulement question dans cinq

ou six siecles; tant notre Nation est inconsistante & légere.

Les Ouvrages de Théâtre, Monsieur, sont comme les enfans des hommes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, & vivant rarement assez pour payer les parens de leurs soins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plassirs. Suivez les dans leur carrière; à peine ils voient le jour, que, sous prétexte d'ensture, on leur applique les Censeurs; plusieurs en sont restés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux; le cruel Parterre les rudoye & les fait tomber. Sonvent eu les berçant, le Comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue; on les retrouve,

jamais dans l'immensiré des Livres.

Je demandois à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le Parterre & l'Auteur, à la premiere représentation des Ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle & le vieux Denis sont morts de joie d'avoir remporté le prix des Vers au Théâtre? Nous aimons trop nos Auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étoussant : aussi pour les conserver, avons nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur, qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoiqu'il en foit des motifs de cette rigueur; l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent Barbier tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser le surlendemain, de son triomphe, ou de montrer de l'humeur à ses Critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'enjoue-

ment de son caractere.

Exemple rare & frappant, Monsieur! dans un siecle d'Ergotisme où l'on calcule tout jusqu'au rire; où la plus légere diversité d'opinions fait germer des haines éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repousse l'injure, est à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre essagnt cette derniere, en ensante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, & propage ainsi l'aigreur à l'infini, depuis le rire jusqu'à la satieté, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus caussique.

Quant à moi, Monsieur; s'il est vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes soient freres; & c'est une belle idée; je voudrois qu'on pût engager nos freres les Gens de Lettres à laisser, en discutant, le ton rogue & tranchant à nos freres les Libellistes qui s'en acquittent si bien! Ainsi que les injures à nos freres les Plaideurs.... qui ne s'en acquittent pas mal non plus! Je voudrois sur-tout, qu'on pût engager nos freres les Journalistes à renoncer à ce ton pédagogue & magistral avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon, & sont rire la sortise aux dépens de l'Esprit.

Ouvrez un Journal : ne semble-t-il pas voir un dur Répétiteur, la sérule ou la verge levée sur des Ecoliers négligens, les traiter en esclaves au plus léger désaut dans le devoir ? Eh, mes freres ! Il s'agit bien de devoir ici ! La Littérature en est le délassement & la douce récréation !

A mon égard au moins, n'espèrez pas asservir dans ses jeux, mon esprit à la regle: il est incorrigible; & , la classe du devoir une sois sermée, il devient si léger & badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liege emplumé qui bondit sur la raquette, il s'éleve, il retombe, égaye mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque Joueur adroit veut entrer en partie & balotter à nous deux le léger volant de mes pensées; de tout mon cœur: s'il riposte avec grace & légéreté, le jeu m'omuse, & la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, pressés, relevés même avec une prestesse, une agilité, propre à réjouir autunt les Spectateurs, qu'elle animeroit les Acteurs.

Telle au moins, Monsieur, devroit être la critique; & c'est ainst que

j'ai toujours conçu la dispute entre les Gens polis qui cultivent les

Voyons, je vous prie, si le Journaliste de Bouillon a conservé dans sa Critique ce caractère aimable & sur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La Piece est une Farce, dit-il.

Paffons fur les qualités. Le méchant nom qu'un Cuisinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à leur saveur. C'est en pasfant par ses mains qu'ils se dénaturent. Analysons la Farce de Bouillon.

La Piece, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Est-ce parce qu'il est trop simple qu'il échappe à la sagacité de ce

Critique adolescent!

Un Vieillard amoureux prétend épouser demain sa Pupille : un jeune Amant plus adroit le prévient ; & ce jour même, en fait sa semme à la barbe & dans la maison du Tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire avec un égal succès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, & cetera. L'Avare de Moliere est-il autre chose ! Le Grand Mithridate est-il autre chose ! Le Genre d'une Piece, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choses que des caracteres qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, sur ce plan, qu'une Piece amusante & sans satigue, une espece d'Imbroille, il m'a suffi que le Machiniste, au lieu d'être un noir scélérat, sût un drôle de garçon, un homme insou-ciant, qui rit également du succès & de la chûte de ses entreprises, pour que l'ouvrage, loin de tourner en Drame sérieux, devînt une Comédie fort gaie: & de cela seul que le Tuteur est un peu moins sot que tous ceux qu'on trompe au Théâtre, il est résulté beaucoup de mouvement dans la Piece, & sur-tout la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigans.

Au lieu de rester dans ma simplicité comique, si j'avois voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la maniere tragique ou dramatique; imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure

dont je n'ai mis en Scenes que la partie la moius merveilleuse ?

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la Piece finit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échausser, comme qui diroit derrière la toile, entre le Docteur & Figaro, sur les cent écus. Des injures on en unit a x coups. Le Docteur, étrillé par Figaro; sit tomber en le débattant le rescille en silét qui coissoit le Barbier, & l'on vir, non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur satéte rasée. Suivez moi, Montieur, je vous prie.

A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le lédecin s'écrie avec transport : mon fils ! o ciel, mon fils ! mon cher fils !... Mais avant que Figaro l'entende cil a redoublé de horions sur son cher pere. En effet ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu sa mere, & sils naturel de Bartholo. Le Médecin dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une personne en condition, que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le défolé Bartholo, Frater alors, a fait rougir sa spatule, il en a timbré son sils à l'occiput, pour le reconnostre un jour, si jamais le sort les rassemble. La mere & l'enfant avoient

pallé

peffe fix années dans une honorable mendicité; lorsqu'un Chef de Bod hémiens, descendu de Luc Gauric, traversant l'Andalousse avec sa Troupe, & consulté par la mere sur le destin de son sits, déroba l'enfant furtivement, & laissa par écrit cet horoscope à sa place.

Après avoir versé le sang dont il est né . Ton Fils assommera son Pere infortuné : Puis tournant sur lui-même & le ser & le crime, Il segfrappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état fans le favoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom fans le vouloir : il s'est élevé sous celui de Figaro : il a vécu. Sa mere est cette Marceline, devenue vieille & gouvernante chez le Docteur, que l'affreux horoscope de son fils a consolé de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En saignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma Piece, ou

plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier Vers.

Après avoir versé le sang dont il est né,
Quand il étrille innocemment le Docteur, après la toile tombée;
il accomplit le second Vers.

Ton Fils a Tommera fon pere infortuné.

A l'instant la plus touchante reconnoissance a lieu entre le Médecin; la Vieille & Figaro : C'est vous! c'est lui! c'est toi! c'est moi! Quel coup de Théâtre! Mais le sils au désespoir de son innocente vivacité, fond en larmes, & se donne un coup de rasoir; selon le sens du 3mc. Vers.

Puis toutnant fur lui-même & le fet & le crime, Il se frappe &

Quel tableau! en n'expliquant point si, du rasoir, il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avois le choix de finir ma Piece au plus grand pathétique. Ensin le Docteur épouse la vieille; & Figaro, suivant la dernière leçon.....

Quel dénoûment! Il ne m'en eût coûté qu'un fixieme Acte. Eh quel fixieme Acte! Jamais Tragédie au Théâtre François..,... Il fussit: Reprenons ma Piece en l'état où elle a été jouée & crîtiquée. Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait; ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurois pu faire.

La Piece est invraisemblable dans sa conduite, a dit encore le Jour-

naliste établi dans Bouillon avec Approbation & Privilege.

Invraifemblable ! Examinons cela par plaifir.

Phonneur d'être ami particulier, est un jeune Seigneur, ou pour mieux dire, étoit, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son Excellence étoit donc un jeune Seigneur Espagnol, vif, ardent, comme tous les Amans de sa Nation, que l'on croit froide, & qui n'est que paresseuse.

Il s'étoit mis secrétement à la poursuite d'une belle personne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que son Tuteur a bientôt ramenée au lieu de sa naissance. Un matin qu'il se promenoit sous ses senêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le hasard conduisit au même endroit Figaro le Barbier. — Ah le hasard! dira mon Critique: & si le hasard n'eût pas conduit ce jour - là le Barbier dans cet endroit, que devenoit la Piece! — Elle eût commencé, mon Frere, à quelqu'autre époque. — Impossible; puisque le Tuteur, selon vous-

même, époufoit le lendemain. Alors il n'y auroit pas en de Piece, ou, s'il y en avoit en, mon Frere, elle auroit été différente. Une chose est-elle invraisemblable, parce qu'elle étoit possible autrement?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le Cardinal de Retz nous dit froidement: Un jour j'avois besoin d'un homme; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme; j'aurois desiré qu'il sût petit-fils d'Henri le Grand; qu'il eût de longs cheveux blonds; qu'il sût beau, bien fait, bien sédirieux; qu'il eût le langage & l'amour des Halles; & voilà que le hasard me fait rencontrer à Paris M. de Beausort, échappé de la prison du Roi; c'étoit justement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au Coadjuteur: Ah! Le hasard! mais si vous n'eussiez pas rencontré M.

de Beaufort! Mais ceci ; mais cela ? . . .

Le hasard donc, conduisit en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau diseur, mauvais Poëte, hardi Musicien, grand fringueneur de guittarre, & jadis Valet-de-Chambre du Comte; établi dans Séville, y faisant avec succès des barbes, des Romances, & des mariages; y maniant également le fer du Plébosôme, & le piston du Pharmacien; la terreur des maris, la coqueluche des semmes, & justement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme passion n'est autre chose qu'un desir irrité par la contradiction; le jeune Amant, qui n'eût peut-être en qu'un goût de fantaisse pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle est ensermée, au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la Piece, Monsieur, seroit donter de la sagacité, de l'adresse avec laquelle vous faisirez le dessein de l'Auteur, & suivrez le fil de l'intrigue en la lisant. Moins prévenu que le Journal de Bouillon, qui se trompe avec Approbation & Privillege sur toute la conduite de cette Piece, vous y verrez que sous les soins de l'Amant ne sont pas destinés à remettre simplement une lettre, qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un sort désendu par la vigilance & le soupçon; sur tout à tromper un homme, qui, sans cesse éventant la manorière, oblige l'ennemi de se retourner

affez lestement, pour n'être pas défarçonné d'emblée.

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénoûment consiste en ce que le Tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe-par-tout à Barzile, pour que lui seul & le Notaire pussent entrer & conclure son mariage; vous ne laisserz pas d'être étonné, qu'un Critique aussi équitable se joue de la consiance de son Lecteur, ou se trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encore: Le Comte s'est donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne soit pas sermée.

Enfin, lorsque vous verrez le malheureux Tuteur abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne point l'être, à la fin forcé de signer au contrat du Comte, & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous laisserez au Critique à décider si ce Tuteur étoit un imbécille, de ne pas déviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorsque lui Critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas dévinée plus que le Tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conque, auroit-il manqué de louer tous les

beaux endroits de l'Ouvrage ?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier Acte annonce & déploie avec gajeté tous les caracteres de la Piece. On peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de Comédie dans la grande Scene du fecond Acte, où, malgré la défiance & la fureur du Jaloux, la Pupille parvient à lui donner le change fur une lettre remise en sa présence, & à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré. Je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la Scene de stupésaction de Bazile, au troisieme Acte, qui a paru si neuve au Théâtre, & a tant réjoui les

Spectateurs. Je n'en fuis point furpris du tout.

Passe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'est jetté volontairement au dernier Acte, en faisant avouer par la Pupille à son Tuteur, que le Comte avoit dérobé la clef de la jalousse; & comment l'Auteur s'en démêle en deux mots, & sort en se jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au Spectateur. C'est peu de chose en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit, que la l'iece, une des plus gaies qui soient au Théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un scul mot dont la pudeur, même des petites Loges, ait à s'alarmer, ce qui pourtant est bien quelque chose, Monfieur, dans un siecle où l'hypocrisse de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs. Très - volontiers. Tout cela sans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un Critique aussi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir sans répandre des larmes de tendresse & de plaisir ? je veux dire , la piété filiale de ce bon Figaro , qui ne sauroit oublier sa mere !

Tu connois donc ce Tuteur? Lui dit le Comte au premier Acte. Comme ma mere, répond Figaro. Un avare aufoit dit : Comme mes poches. Un Petit-Maître eût répondu : Comme moi-même. Un ambitieux : Comme le chemin de Verfailles; & le Journaliste de Bouillon : Comme mon Libraire : les comparaisons de chacun se tirant toujours de l'objet intéressant. Comme ma mere, a dit le fils tendre & respectueux!

Dans un autre endroit encore. Ah! vous êtes charmant! lui dit le Tuteur. Et ce bon, cet honnête Garçon, qui pouvoit gaiement affimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçu de ses Maîtresses, en revient toujours à sa bonne mere, & répond à ce mot: Vour êtes charmant! — Il est vrai, Monsieur, que ma mere me l'a dit autresois. Et le Journal de Bouillon ne releve point de pareils traits! Il faut avoir le cerveau bien desseché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les sentir!

Sans compter mille autres finesses de l'Art répandues à pleines mains dans cet Ouvrage. Par exemple, on sait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne & petite Amourense; emplois de grands, moyens. & petits Valets; emplois de Niais, d'Important, de Croquant, de Paysan, de Tabellion, de Bailly: mais on sait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de Bâillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au Théâtre? Il s'est donné le soin de lui raffembler dans une seule phrase, toutes les syllabes bâillantes du françois: Rien... qu'en... l'en... en... ten... dant.. parler: syllabes en esset qui feroient bâiller un mort, & parviendroient à desserrer les dents même de l'envie!

Et cet endroit admirable où , pressé par les reproches du Tuteur qui lui crie : Que direz-vous à ce masheureux qui baille & dort tout éveillé ? Et l'autre, qui depuis trois heures éternue à se fuire sauter le crâpe & jaillir la cervelle, que leur direz - vous? Le naïf Barbier répond : Eh parbleu! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse; & va te coucher à celui qui dort. Réponse en esset si juste, si chrétienne & si admirable, qu'un de ces siers Critiques, qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : » Diable, l'Auteur a du rester au moins huit » jours à trouver cette réplique!

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre. & papier, Approbation & Privilege, à mettre un pareil Ouvrage au-dessous même de la critique! On me couperoit le cou, Mon-

fieur, que je ne faurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le Cruel! Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le Théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le resondre, l'élaguer, le réduire en quatre Astes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique?

À le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'Ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce Journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes & ses morceaux, que loin d'avoir purgé la piece d'aucuns des calembourgs, jeux de mots, &c. qui lui eussent nui le premier jour, l'Auteur a fait rentrer dans les Actes restés au Théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'Acte au porte-seuille: tel un Charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller & boucher les moindres trous de son ouvrage.

Pafferons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir tous les defauts d'une fille mal élevée? Il est vrai, que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejetter sur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'Auteur, en employant cette expression banale: On trouve à la jeune personne, &c. On trouve !...

Que vouloit-il donc qu'elle fît? Quoi? Qu'au lieu de se prêter aux vuest d'un jeune Amant très-aimable, & qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre Médecin? Le noble établissement qu'il lui destinoit-là! & parce qu'on n'est pas de l'avis de Monsieur, on a tous les défauts d'une fille mul élevée!

En vérité, si le Journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse & la candeur de ses critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au delà des Pyrénées, & qu'il est sur-tout un peu bien

dur pour les Dames Espagnoles.

Eh! qui fait si son Excellence, Madame la Comtesse Almaviva, l'exemple des semmes de son état, & vivant comme un Ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on

fe donne à Bouillon, fur elle, avec Approbation & Privilege ?

L'imprudent Journaliste a-t-il au moins résiéchi que son Excellence, ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les Bureaux, ent pu lui faire obtenir quelque pension sur la Gazette d'Espagne, ou la Gazette elle-même, & que dans la carriere qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagemens pour les semmes de qualité ? Qu'est-ce que cela me sait à moi ? L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle !

Il est tems de laisser cet Adversaire; quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que, n'ayant pu me soutenir en cinq Astes, je me suis mis en quatre pour ramener le Public. Eh, quand cela seroit! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas mieux sacrisser un cinquieme de son

bien, que de le voir aller tout entier au pillage ?

Mais ne tombez pas, cher Lecteur... (Monsieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma Piece, qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre Actes, est réellement & de fait en cinq, qui font le zer, le 2e, le 3e, le 4e, le 5e, à

l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les Ennemis acharnés, le Parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les slots de la mer; & trop certain que ces mugissemens sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réslèchir que beaucoup de Pieces en cinq Actes (comme la mienne,) toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne,) n'auroient pas été au diable en entier (comme la mienne,) si l'Auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien.)

Le Dieu des cabales est irrité, dis-je aux Comédiens avec force.

Enfans! Un facrifice est ici nécessaire.

Alors faisant la part au diable, & déchirant mon manuscrit : Dieu des Sisseurs, Moucheurs, Cracheurs, Tousseurs, & Perturbateurs, m'écriaije, il te faut du sang! Bois mon 4e. Acte, & que ta sureur s'appaise?

A l'instant vous eussiez vu ce bruit infernal, qui faisoit pâlir & broncher les Acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudissement lui succéder, & des bas-sonds du Parterre un bravo général s'élever en

circulant jusqu'aux hauts bancs du Paradis.

De cet exposé, Monsseur, il suit que ma Piece est restée en cinq Actes, qui sont le 1er, le 2e, le 3e, au Théâtre, le 4e, au diable, & le 5e, avec les trois premiers. Tel Auteur même vous soutiendra que ce 4e Acte, qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la Piece; en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde; il me suffit d'avoir prouvé mon dire. Il me suffit, en faisant ces cinq Actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac & les Modernes; & d'avoir mis ainsi l'hon-

neur de la regle à couvert.

Par le second arrangement, le Diable a son affaire; mon char n'en roule pas moins bien sans la cinquieme roue; le Public est content, je le suis aussi. Pourquoi le Journal de Bouillon ne l'est-it pas ? — Ah! Pourquoi! C'est qu'il est bien dissicile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte, Monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, &

que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Refte à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des Drames hasardés depuis un siecle au Théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi-même; sans fignature, & vulgairement appellées anonymes; on juge à l'apreté du style, que leurs Auteurs, peu versés dans la critique, n'ont pas assez senti qu'une mauvaise Piece n'est point une mauvaise action, & que telle injure convenable à un méchant homme, est toujours déplacée à un méchant Ecrivain. Passons aux autres.

Des Connoisseurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient

(14)

de faire critiquer des usages Français par un plaisant de Séville à Séville; tandis que le vraisemblable exigeoit qu'il s'égayât sur les mœurs Espagnoles. Ils ont raison: j'y avois même tellement pensé, que pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord résolu d'écrire & de faire jouer la Piece en langage Espagnol; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdroit peut-être un peu de sa gaieté pour le Public de Paris; raison qui m'a déterminé à l'écrire en Français; ensorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de sacrifices à la gaieté; mais sans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre Amateur, faisssant l'instant qu'il y avoit beaucoup de mondé au foyer, m'a reproché du ton le plus sérieux, que ma l'iece ressembloit à On ne s'avise jamais de tout. — Ressembler, Monsieur! Je soutiens que ma l'iece est, On ne s'avise jamais de tout, lui-meme. — Et comment cela! — C'est qu'on ne s'étoit pas encore avisé de ma l'iece. L'Amateur resta court, & l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, on ne s'avise jamais de tout, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après, ceci est plus sérieux, chez une Dame incommodée, un Monsseur grave, en habit noir, coissure boussante & canne à corbin, lequel touchoit légérement le poignet de la Dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité des traits que j'avois lancé contre les Médecins. Monsseur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux 3 Je serois désolé qu'un badinage... — On ne peut pas moins : je vois que vous ne me connoissez pas ; je ne prends jamais le parti d'aucun; je parle ici pour le Corps en général. — Cela me sit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, Monsseur, qu'on ne demande jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne. — Eh! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier? — A merveille, Docteur, dit la Dame. Le monstre qu'il est! n'a-t-il pas osé parler mal aussi de nous! Faisons cause commune.

A ce mot de Dolleur, je commençai à foupçonner qu'elle parloit à fon Médecin. Il est vrai, Mde. & Mr. repris-je avec modestie, que je me suis permis ces segers torts, d'autant plus aisément qu'ils tirent moins à conséquence.

Eh! qui pourroit nuire à deux Corps puissans, dont l'empire embrasse Punivers, & se partage le monde! Malgré les envieux, les belles y régneront toujours par le plaisir, & les Médecins par la douleur: & la brillante santé nons ramene à l'Amour, comme la maladie nous rend à la Médecine.

Cependant je ne fais fi, dans la balance des avantages, la Faculté ne l'emporte pas un peu fur la Beauté. Souvent on voit les Belles nous renvoyer aux Médecins; mais plus fouvent encore, les Médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux Belles.

En plaisantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des ressentimens, & songer que, si les Belles se vengent en se séparant de nous, ce n'est-là qu'un mal négatif; au lieu que les Médecins se vengent en s'en emparant, ce qui devient très-positif.

Que quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent; au lieu que les Belles, toutes belles qu'elles font, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des Belles nous les rend bientôt moins nécessaires ; au lieu-que l'usage des Médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin , que l'un de ces empires ne semble établi que pour affurer la

durée de l'autre ; puisque plus la verte jeuneffe est livrée à l'Amour ,

plus la pâle vieillesse appartient surement à la Médecine.

Au reste, ayant sait contre moi cause commune, il étoit juste, Madame & Monsieur, que je vous offrisse en commun mes justifications. Soyez donc persuadez que, faisant profession d'adorer les Belles & de redouter les Médecins, c'est toujours en badinant que je dis du mat de la beauté; comme ce n'est jamais sans trembler que je plaisante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard, Mesdames, & mesplus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur où mon dépit contre une Belle alloit s'épancher, trop librement sur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25 couplet, & par le plus prompt repentir, faire ainsi dans le 26e, amende honorable aux Belles irritées:

Sexe charmant, si je décele, Votre cœur en proie au desir, Souvent à l'amour insidele, Mais toujours sidele au plaisir;

D'un badinage, ô mes Déeffes! Ne cherchez point à vous venger: Tel glose, hélas! sur vos soiblesses. Qui brûle de les parrager.

Quant à vous, Monsieur le Docteur, on sait assez que Moliere...,

— Au désespoir, dit il en se levant, de ne pouvoir profiter plus longtems de vos lumieres: mais l'humanité qui gémit, ne doit pas soussirir de
mes plaisirs. Il me laissa ma foi, la bouche ouverte avec ma phrase en l'air.

Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne; mais je vois
bien que notre Docteur ne vous pardonne pas. — Le nôtre Madame? il'ne
fera jamais le mien. — Eh! pourquoi! Je ne sais; je craindrois qu'il ne
fût au dessous de son état, puisqu'il n'est pas au dessus des plaisanteries

qu'on en peut faire.

Ce Docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne soi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible; tel est mon Médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites è en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances, il remplie dignement & sans faste la plus noble sonction d'une ame éclairée & sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, & c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. I me raisonne, il me console, il me guide, & la nature fair le reste. Aussi, loin de s'ossensent et la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'insatué qui lui dit gravement : « De quatre-vingt suxions de poittine » que j'ai traitées cette Automne, un seul malade a péti dans mes mains; » mon Docteur répond en souriant : « Pour moi j'ai prêté mes secouts à plus de cent cet » Hiver; hélas! je n'en ai pu sauver qu'un seul. » Tel est mon aimable Médecin. — Je le connois. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un Pédant n'aura pas plus ma consiance en maladie qu'une béqueule n'obtiendroit mon hommage en sante. Mais je ne suis qu'un sor. Au lieu de vous sappeller mon amende-honorable au beau sexe, je devois lui chanter le Couplet de la béqueule ; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma Poësse, Au hasard j'assemble des traits, 3'en fais, Peintre de fantaisse, Des rablesus, inmais des Poerrais La Femme d'esprit, qui s'en moque, Sourit inement à l'Auteur; Pour l'imprudente qui s'en choque, Sa colete est son délateur.

- 1

Des tableaux, jamais des Portraits. Sa colete est son délateur.

— A propos de Chanson, dit la Dame. Vous êtes bien honnète d'avoit été donnée votre Piece aux Français! moi qui n'ai de petite Loge qu'aux Italiens! Pourquoi n'en avoir pas fait un Opéra Comique? ce sut, dit-on, votre première idée. La Piece est d'un geme à comporter de la musique.

 Je ne fais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étois trompé d'abord en le supposant : mais sans entrer dans les raisons qui m'ont sait changer d'avis, celle-ci,

Madame répond à tout.

Notre Musique Dramatique ressemble trop encore, à notre Musique chansonniere pour en attendre un véritable intérêt ou de la garté franche. Il faudra commencer à l'employet sérieusement au Théâtre quand on sentira bien qu'on ne dost y chanter que pour pat-let; quand nos Musiciens se rapprocheront de la nature, & sur-tout cesseous de s'un-poser l'absurde loi de toujours reyenis à la pemiète partié d'un air après qu'ils en ont dit

la feconde. Eft-ce qu'il y a des Reprifes & des Rondeaux dans un Drame? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt, & dénote un vuide insupportable sans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la Mulique sans inconstance & même sans infidélité ; souvent, aux Pieces qui m'attachent le plus , je me surprends à pousser de l'épanle , à dire tout bas avec humeur : Eh ! va donc Musique ! pourquoi toujours répéter : N'est-tu pas assez lente? Au lieu de narrer vivement, su rabaches! au lieu de peindre la passion, su t'ac-croches aux mots! Le Poète se sue à serrer l'événement, & toi su le délayes! Que lui fert de rendre son style énergique & presse, si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons?

Avec ta stérile abondance, reste, reste aux Chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connoiffes le langage sublime & tumultueux des passions.

En effet, si la déclamanon est déjà un abus de la narration au Théatte, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voir, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en crossiant, l'intérêt marche à sens contraire; l'action s'allanguit; quelque chofe me manque; je deviens distrait; l'ennui me gagne; & si je cher-che alors à deviner ce que je voudrois, il m'arrive sonvent de trouver que je vou-

drois la fin du Spectacle,

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la Musique; mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement la Danse

élevée est déjà le modele du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractere. Il ne danse pas encore; mais d'aussi loin qu'il paroît son port libre & dégagé fait désa lever la tête aux Spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisirs. Il est parri.... Pendant que le Muficien redit vingt fois ses phrases & monotone ses mouvemens , le Danfeur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légérement à petit bonds, reculer à grands pas & faire ou-blier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence ? Tantôt sur un pied, gar-dant le plus savant équilibre, & suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'immobilité de son à plomb.... Et soudain, comme s'il regrenoit le tems du repos, il part comme un trait, vole au fond du Théâtre, & re-vient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut suivre à peine.

L'air a beau recommencer , rigaudonner , se répétet , se radotet ; il ne se répete point, lui! tout en déployant les mâles beautés d'un corps souple & puissant, il peint les mouvemens violens dont son ame est agitée : il vous lance un regard passionné que ses bras mollement ouverts rendent plus expressif : & comme s'il se lassoit bientôt de vous plaire, il se releve avec dédain, se dérobe à l'œil qui le suir, & la passion la plus sougueuse semble alors naître & sorte de la plus douce ivresse. Impétueux, turbulent, il exprime une colere si bouillante & si vraie qu'il m'arrache à mon siège & me fait froncer le sourcil. Mais, reprenant soudain le geste & l'accent d'une volupté pai-lible, il erre nonchalamment avec une grace, une mollesse, & des mouvemens si déli-cats, qu'il enleve autant de suffrages qu'il y a de regards attachés sur sa danse enchanteresse.

Compositeurs ! chantez comme il danse, & nous aurons, au lieu d'Opéra, des Mélodrames! Mais j'entends mon éternel Cenfeur, (je ne fais plus s'il est d'ailleurs ou de Bouillon ,) qui me dit : Que prétend-on par ce tableau ? Je vois un talent supérieur , & non la Danse en général. C'est dans sa marche ordinaire qu'il faut saisir un art pour

le comparer & non dans ses efforts les plus sublimes. N'avons nous pas....

- Je l'arrête à mon tour. Eh quoi ? si je veux peindre un coursier & me formet une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre & vieux, gémissant au simon du fiacre, ou trottinant sous le plâtier qui siffle! Je le prends au haras, sier Etalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre & soussiant le seu par les nazeaux; bondissant de desirs & d'impatience ou sendant l'air qu'il électrise, & dont le brusque hennissement réjonit l'homme & fait tressaillir toutes les cavalles de la contree. Tel eft mon Danieur.

Et quand je crayonne un art, c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent que j'entends choifit mes modeles ; tous les efforts du génie... mais je m'éloigne trop de mon fujet, revenons au Barbier de Séville.... ou plutôt, Monfieur, n'y revenons pas. C'est ailez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberois dans le défaut reproché trop jus--tement à nos Français, de toujours faire de petites Chansons fur les grandes affaires, & de grandes differcations fur les petites. Je suis avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Voxe très-humble & très-obéiffant ferviteur, L'Autrus.

LE BARBIER.



LE BARBIER DE SÉVILLE,

OV LA

PRÉCAUTION INUTILE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCENE PREMIERE.

LECOMTE, feul; en grand manteau brun & chapeau rabattu.
Il tire sa montre en se promenant.

E jour est moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop-tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les senètres d'une semme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendroit pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi! Suivre une semme à Séville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles! — Et c'est cela même que je suis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même; & si je pouvois m'assurer sous ce déguisement.... Au diable l'importun.

SCENEII. .. FIGARO, LE COMTE, eaché.

FIGARO une guittarre sur le dos attachée en bandouliere avec un large ruban ; il, chantonne gaiement un papier & un crayon d la main.

B Annissons le chagrin, Il nous consume : Sans le feu du bon vin, Qui nous rallume; Réduit à languir , L'homme fans plaisir Vivroit comme un fot , Et mourroit bientôt;

Jusques-là , ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt. Le vin & la paresse Se disputent mon cœur....

Eh non! ils ne se le disputent pas, ils y regnent paisiblement

dit-on se partagent ... mon cœur.

dit-on se partagent ... En mon Dieu i nos faiseurs d'Opéra Comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (Il chante.)

Le vin & la pareffe Se partagent mon cœur-

Je voudrois finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui est l'air d'une pensée.

(Il met un genou en terre & écrit en chantant.)

Se partagent mon cœur. Si l'une a ma tendreffe..... L'autre fait mon bonheur.

Fi done ! c'est plat. Ce n'est pas ça.... Il me faut une opposition ?

Si l'une elt.... ma maîtreffe , L'autre.....

Eh parbleu! j'y fais.

L'autre est mon serviteur.

Fort bien , Figuro !.... (Il écrit en chantant.)

Le vin & la patesse

Se partagent mon cœur;
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnemens là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (Il apperçoit le Comte.) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (Il se releve.)

L E COMTE d part.

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un Abbé! cet air altier & noble....

LE COMTE.

Cette tournure grotefque....

FIGARO.

Je ne me trompe point ; c'est le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! fi tu dis un mot

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familieres dont vous in'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros & si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misere.

LE-COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

19

Je l'ai obtenu, Monseigneur, & ma reconnoissance....

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu ?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraîre. J'attends ici quelque chose; & deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promene. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi?

FIGARO.

Le Ministre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me sit nommer, sur le champ, Garçon Apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, riant.

Beau début !

9.4

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais ; parce qu'ayant le district des pansemens & des drogues , je vendois souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval....

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du Roi!

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede universel: mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquesois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE,

Pourquoi donc l'as-tu quitté !

FIGARO.

Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des Puissances. L'envie aux doigts crochus , au teint pâle & livide....

LE COMTE.

Oh grace ! grace , ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? je t'ai vu là grissonnant sur ton genou ; & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précifément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Ministre que je faisois, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux Journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné. Et tu ne lui fis pas représenter

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; perfuadé qu'un Grand nous fait affez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

C 2

zo

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un affez mauvais sujet. F I G A R O.

Eh mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit fans défaut.

LE COMTE.

Pareffeux, dérangé....

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être valers.

LECOMTE, riant.

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO.

Non pas tout de fuire.

FIGARO, l'arrêtant.

Un moment... J'ai cru que c'étoit elle.... Dis toujours, je t'entends de reste. F I G A R O.

De retour à Madrid, je voulus effayer de nouveau mes talens litzéraires, & le Théâtre me parut un champ d'honneur....

LE COMTE.

Ah, miséricorde!

FIGARO.

Pendant sa réplique, le Comte regarde avec attention du côté de la ja'ousie.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avois rempli le Parterre des plus excellens Travailleurs; des mains.... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissemens sourds; & d'honneur, avant la piece, le casé m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale....

LE COMTE.

Ah! la cabale! Monsieur l'Auteur tombé.

FIGARO.

Tout comme un autre : Pourquoi pas? Ils m'ont sisse; mais si jamais je puis les rassembler....

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde! morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais - tu qu'on n'a que vingt - quatre heures au Palais pour maudire ses Juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au Théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait - quitter Madrid. FIGARO.

C'est mon bon Ange, Excelience, puisque je suis affez heureux pour retrouver mon ancien mastre. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris où ce rifible acharnement les conduit, tous les Insectes, les Moustiques, les Confins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuillistes, les Libraires, les Cenfeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureux Gens de Lettres, achevoit de déchiqueter & fucer le peu de fubstance qui leur restoir; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du rafoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; & mon bagage en fautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadoure, la Siera-Morena, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, & partout supérieur aux événemens : aidant au bon tems, & supportant le mauvais ; me moquant des fots, bravant les méchans, riant de ma mifere & faifant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à fervir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui l'a donné une philosophie aussi gaie.

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

L E C O M T E.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi ?

COVE.

LE COMTE.

Viens donc , malheureux ! tu me perds. (Ils fe cachent.)

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE. (La jalousie du premier étage s'ouvre; Bartholo & Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalonsie s'ouvre

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous 11.

ROSINE.

Ce font des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donné hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est que la Précaution inutile ?

ROSINE.

C'est une Comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore! quelque fottife d'un nouveau genre. (*)
R O S I N E.

Je n'en fais rien.

(*) Bartholo n'aimoit pas les Drames. Peut être avoit-il fait quelque Tragédie dans sa jeuneise.

Euh, euh, les Journaux & l'autorité nous en feront raison. Siecle barbare !....

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre fiecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté; qu'a t-il produit pour qu'on le loue ? Sottifes de toute espece : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité. le toléranisme, l'inoculation, le quinquina; l'encyclopédie, & les drames

ROSINE, le papier lui échappe & tombe dans la rue.

Ah, ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, Monsieur, ma chanson; elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient, (Il quitte le balcon.)

ROSINE, rogarde en dedans & fait signe dans la rue. S't, s't; (Le Comte paroit) ramaffez vite & fauvez-vous. (Le Comte ne fait qu'un faut , ramaffe le papier & enere.) BARTHOLO fort de la maifon & cherche. Où donc est-il ! je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez-là une jolie commission, Il est donc passé quelqu'un? ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, à lui-même,

Et moi qui ai la bonté de chercher.... Bartholo , vous n'êtes qu'un fot, mon ami, ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies fur la rue. (Il rentre.)

ROSINE, toujours au balcon.

Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux ; est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage ?

BARTHOLO, paroissant au balcon.

Rentrez; Signora; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanfon; mais ce malheur ne vous arivera plus, je vous jure.

(Il ferme la jalousie à clef.)

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO. (Ile entre it avec précaution.)

LE COMTE. The Présent qu'ils sont retirés; examinons cette chanson, dans laquelle un mystere est furement renfermé. C'est un billet.

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la Précaution inutile.

LE COMTE, lit vivement.

District voivement.

District que mon Tuteur fera forti, so chantez indifféremment fur l'air connu de ces couplets, quelque chose qui m'apprenne ensin le nom, l'état & les intentions de celui qui paroit s'attacher si obsis-20 nément à l'infortunée Roline.

FIGARO, contrefuifant la voix de Rofine.

Ma chanson, ma chanson est tombée : courez, courez donc ; (It rit.) ah, ah, ah, ah! O ces femmes! voulez - vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez.là.

LE COMTE.

Ma chere Rofine !

FIGARO.

Monfeigneur, je ne fuis plus en peine des motifs de votre malcarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases.

FIGARO.

Moi jafer : je n'employerai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur & de dévoûment dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi ; pesez tout à cette

balance, & LECOMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté.... Tu viens de la voir! Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma soi! dissicile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit semme du Docteur.

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans & les écarter; elle n'est encore que sa pupille; mais bientôt....

LECOMTE, vivement.

Jamais. Ah, quelle nouvelle! Pétois résolu de tout ofer pour luiprésenter mes regrets; & je la trouve libre! il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire simer, & l'arracher à l'indigne engagegement qu'on lui destine. Tu connois donc ce Tuteur.

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme eft-ce ?

FIGARO, vivement.

C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guerre & furette & gronde & geint tout à la fois.

LECOMTE, impatienté.

Eh! je l'ai vu. Son caractere ?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de sa pupille, qui

LE COMTE.

Ainsi ses moyens de plaire sont....

Nuis.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité ?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public & particulier. Chef d'œuvre de morale, en vérité, Monseigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galans lui fait fermer fa porte ?

FIGARO.

A tout le monde : s'il pouvoit la calfeutrer.

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui ?

FIGARO.

Si j'en ai. Primò, la maison que j'occupe appartient au Docteur, qui m'y loge gratis.

LE COMTE.

Ah, ah!

FIGARO.

.. Qui. Et moi, en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, gratis aussi.

LECOMTE, impatienté.

Tu es fon locataire ?

FIGARO.

De plus son Barbier, son Chirurgien, son Apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE, l'embraffe.

Ah! Figaro, mon ami, tu feras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire. F I G A R O.

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro! Tu vas voir ma Rofine! Tu vas la voir! Concois-tu ton bonheur! F I G A R O.

C'est bien - là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi \$

Puiffiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah! si l'on pouvoit écarter tous les surveillans!

FIGARO.

C'est à quoi je révois.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

24

Sans doute. Eh bien.

FIGARO, révant.

Je cherche dans ma tête si la Pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocens.

LE COMTE.

Scélérat !

FLGARO.

Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon minictère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce Médecin peut prendre un foupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vîte, que le soupçon n'ait pas le tems de naître: Il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le Colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous heberge; & moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne feroit même pas mal que vous euffiez l'air entre deux vins....

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah oui! moi? Nous ferons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas ; vous , qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE.

Tu as raifon.

FIGARO.

 C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier.... pris de vin....

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (prenant un ton ivre.) N'est-ce point ici la maison du Docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées, (D'un con plus ivre.) N'est-ce pas ici la maison....

v

LE BARBIER DE SEVILLE;

LE COMTE.

Fi donc ! tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

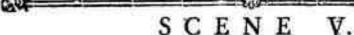
C'est la bonne; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.



LE COMTE & FIGARO cachés. BARTHOLO.

BARTHOLO fort en parlant à la maison.

E reviens à l'instant; qu'on ne laitse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dés qu'elle m'en prioit, se devoit bien me douter.... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranges pour que mon marrage se ne secretement demain : & point de nouvelles! Allons voit ce qui peut l'atrêter.

SCENE VI. LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

U'ai-je entendu? Demnin il épouse Rosine en secret? FIGARO.

Monfeigneur, la difficulté de réuffir, ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage ?

FIGARO.

Un pauvre here qui montre la Musique à sa pupille; insatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, dont il sera facile de venir à bout, Monseigneur.... regardant à la jalousse. La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc 3

FIGARO.

Derriere fa jalousie, la voilà, la voilà. ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi !

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : chantez indifféremment ? c'est-à-dire, chantez, comme si vous chantiez ... seulement pour chanter. Oh! la v'hi, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (Il dépleie le p. prer que Refine a jetté.) Mais comment chanter sur cette musique ! je ne sais pas saire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monseigneur, est excellent : en amour,

COMÉDIE.

le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit & prenez ma guittarre.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en faffe ! j'en joue si mal !

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose! avec le dos de la main ; from , from , from Chanter fans guittarre à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt député.

(Figoro se colle au mur sous le bolcon)

LE COMTE chance en se promenant, & s'accompagnant sur sa guittarre.

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez ; je me forai connoître. Plus inconnu , j'ofois vous adorer : En me nommant, que pourrois-je espérer? N'importe, il faut obéli à son maître.

FIGARO, bas.

Fort bien; parbleu! Courage, Monfeigneur. L E C O M T E.

DEUXIEME COUPLET.

Je fuis Lindor; ma naiffance est commune; Mes vœux font ceux d'un simple Bachelier ; Que n'ai je , hélas ! d'un bullant Chevalier , A vous offrir le rang & la fortune.

FIGARO.

Eh comment diable! je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre, Je chanterai mon amour fans espoir ; Je bornerai mes plailits à your voir ; Et puissiez-vous en trouver à m'entendte.

FIGARO.

Oh ma foi , pour celui-ci !... (Il s'approche , & baife le bas de l'habit de fon Maitre.

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, en dedans chance.

AIR Du Maitre en Droit.

Tout me dit que Lindor est charmant,

Que je dois l'aimer contramment.... (On entend une croffee qui fe forme evec bruit.)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah la pauvre petite! comme elle tremble en chantant! Elle est, prife, Monteigneur. LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle même a indiqué. Tout me dit que

Lindor est charmant. Que de graces 1 Que d'esprit !

Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalonsie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine.... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro! je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme ; & si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... ru m'entends ; tu me connois....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, vivement.

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais d'un feul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousse, fourvoyer l'intrigue, & renverser tous les obstacles. Vous, Monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, vivement.

De Por, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, s'en allant.

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est ?

LE COMTE.

Et ta guittarre ?

FIGARO, revient.

J'oublie ma guittarre! moi! je fuis donc fou!

(Il s'en va.)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO, revient.

Ah! réellement je suis frappé! Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, Constito manuque. FIGARO.

(Il s'enfuit.)

Fin du premier Atte.

ACTE II

Le Théâtre représente l'appartement de ROSINE. La croisée dans le fond du Théâtre est fermée par une jalousie grillée.

Cot to the state of the state o

SCENE PREMIERE.

ROSINE, seule, un bougeoir d'la main. Elle prend du papier sur la table & se met d'écrire.

Arceline est malade; tous les gens sont occupés; & personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux & des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne pais dire un mot, ni faire un pas dont il ne devine sur le champ l'intention.... Ah Lindor! (Elle cachetre la lettre.) Fermous toujours ma lettre, quoique j'ignore quan l & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousse parler long-tensps au Barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montre quelquesoss de la piere; si je pouvois l'entretenic un moment.

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, furnrise. A.H! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre fanté, Madame ?

ROSINE.

Pas trop bonne , Monsieur Figaro. l'ennui me tue.

FIĞARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement ? je n'entendois pas : mais.... F I G A R O.

Avec un jeune Bachelier de mes parens de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentimens, de talens, & d'une figure sort revenante.

ROSINE.

Oh, tout-à-fait bien, je vous affure ; il fe nomme ?....

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eut pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

Il en trouvera, Mr. Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous me le dépeignez, n'est pas fait pour rester inconnu. F I G A R O, à part.

Forr-bien (Haut.) Mais il a un grand défaut qui nuira toujours à son avancement.

ROSTNE.

Un défaut, Monsieur Figaro! un défaut! en êtes-vous bien fûr?

Il est amoureux.

30

ROSINE.

41 eft amoureux ! & vous appellez cela un défaut ?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE.

Ah! que le fort est injuste! & nomme-t-il la personne qu'il aime i je suis d'une curiosité.

FIGARO.

Vous êtes la dernière, Madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, vivement.

Pourquoi, Monsieur Figaro l je suis discrette; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites-donc.

FIGARO, la regarde finement.

Figurez-vous, la plus jolie petite mignone, douce, tendre, accorte & fraîche, agaçant l'appétit, pied fur if, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rozée, & des mains ! des joues ! des dents ! des yeux....

ROSINE.

Qui refte en cette ville ?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être ?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'est charmant,... pour Monsseut votre parent. Et cette personne est ? FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, vivement.

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, M. Figaro. Dites donc, dites donc vite; si l'on rentroit; je ne pourrois plus savoir....

FIGARO.

Vous le voulez absolument, Madaine ! Eh bien ! cette personne est.... la Pupille de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupille ?

FIGARO.

Du Docteur Bartholo : oui , Madame.

ROSINE, avec imorion.

Ah , Monsieur Figaro! ... je ne vous crois pas , je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir yous persuader Int-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler , Monfieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc; trembler! mauvais calcul, Madame; quand on cede à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos furveillans, jusqu'à demain. S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille. F I G A R O.

Eh, Madame! amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur?
La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que
ce terrible choix: amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, baiffant les yeux.

Repos fans amour paroit ...

FIGARO.

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos, se présente de meilleure grace : & pour moi, si j'étois semme...

ROSINE, avec embarras.

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnêtehomme de l'estimer. Mais s'il alloit faire quelque imprudence, Mr. Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, à part.

Il nous perdroit. (Haut.) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre.... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.

 Je n'ai pas le tems de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui.... dites-lui bien. (Il écoute.)

FIGARO.

Personne, Madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous ! Je crains seulement que rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui quelque seu sollet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumiere, allume un brasser, & que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel seu qu'il m'a presque
ensiévré (*) de sa passion, moi qui n'y ai que voir!

ROSINE.

Dieux ! j'entends mon Tuteur. S'il vous trouve ici... passez par le cabinet du clavecin & descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (à part.) Voici qui vaut mieux que mes observations. (Il entre dans le cabines.)

(*) Le mot Enflévré, qui n'est plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains Littéraites; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir ; Mais Monsieur Figaro !...

SCENE III.

ROSINF, feule.

E meurs d'inquiétude jusqu'à se qu'il soit dehors... Que je l'aime se bon Figaro I c'est un bien honnête -homme, un bon parent! Ah! voil à mon tyran, reprenons mon ouvrage. (Elle folisse la bougte, s'essaid, & prena une broderte au tambour.)

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, en colere.

H! malédiction! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro! Là,
peut-on fortir un moment de chez soi, sans être sur en rentrant...

R O S I N E.

Qui vous met donc si fort en colere, Monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné de Barbier qui vient d'écloper toute ma maison, en un tour de main; il donne un narcotique à l'Eveillé, un sternutatoire à la Jeunesse; il faigne au pied Marceline: il n'y a pas jusqu'à ma mule.... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah! qu'il les apporte! & personne à l'antichambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution, tout est plein de gens entreprenans, d'audacieux.... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher i oh! je....

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu, que sais-je ?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu !... Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde, & c'est toujours quelqu'un posté-là exprès, qui ramasse les papiers qu'une semme 2 l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monfieur?

BARTHOLO.

Oui, Madame, a Pair.

ROSINE, à part,

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup; d'une prison à un cachot; la différence est si peu de chose!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue? ce ne seroit pas si mal.... Ce Barbier n'est pas entré chez vous, au moins.

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos répliques sont honnêres !

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la soussler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la féduction de Monsieur Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des semmes ?

ROSINE, en colere.

Mais, Monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, stupefait.

Pourquoi?... Pourquoi?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce Barbier?

ROSINE, outrée.

Eh bien oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui zi parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : &c puissiez-vous en mourir de dépit. (Elle fort.)



SCENE V.

BARTHOLO, feul.

H! les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse? l'Eveillé? l'E-

S C E N E V I.

BARTHOLO, L'EVEILL É.

Ah, ash, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce Barbier est entré ici ? L' E V E I L L É.

Monsieur, j'étois... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie, sans doute ? Et tu ne l'as pas vu? L' E V E I L L É.

Surement, je l'ai vu; puisqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit; & il faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl.... Ah, sah, aah.

BARTHOLO, le contrefaisant.

Rien qu'i i l'en entendant! Où donc est ce vaurien de la Jeunesse 3 Droguer ce perit garçon sans mon ordonnance! il y a quelque friq ponnerie là-dessous.

SCENE VIL

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. (La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille ; il éternue plusieurs fois.

L' E V E I L L É, toujours bâillant.

A Jeuneffe.

BARTHOLO.

Tu éternueras Dimanche,

LAJEUNESSE.

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois.... dans un moment, (Il éternue.) je fuis brifé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, & vous ne me dites pas que ce Barbier

L'EVEILLE, continuant de bâiller.

Eft-ce que c'est quelqu'un donc Monsseur Figaro ? Aah , ah ...

BARTHOLO.

Je parie que le rufé s'entend avec lui.

L' E V E I L L E, pleurant comme un fot.

Moi.... Je m'entends!

LA JEUNESSE, éternuant.

Eh mais, Monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice ?

BARTHOLO.

De la justice! c'est bon entre vous autres, misérables, la justice ! je suis votre maître moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, éternuant.

Mais pardi, quand une chose est vraie....

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie? si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie; il n'y auroit qu'à permettre à tous ces saquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, éternuant.

J'aime autant recevoir mon congé. Un fervice terrible, & toujours un train d'enfer. L'EVEILLE, pleurant.

Un pauyre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (Il le contrefait.) Et t'chi; & t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah; Monsieur, je vous jure que sans Mademoiselle, il n'y auroit...
il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison. (Il fort en éternuant.)

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO caché dans le cabinet paroît de tems en tems & les écoute.

AH! Don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse. BARTHOLO.

Pour yous 3

BAZILE.

Non, pour vous. Le Comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faifoit chercher Rofine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & fort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE. Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé.... B A Z I L E.

Bone Deus! Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure, & pendant la fermentation calomnier à dire d'Ex-BARTHOLO. pert; concedo. Singulier moyen de se défaire d'un homme !

BAZILE.

La calomnie, Monsieur? vous ne savez gueres ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte abfurde qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'use grande ville en s'y. prenant bien : & nous avons ici des gens d'une adresse !.... D'abord un bruit léger, rafant le fol comme hirondelle avant l'orage, Pianissimo, murmure & file, & seme en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, & piano, piano vous le gliffe en l'oreille adroitement. Le mal est fait , il germe , il rampe , il chemine , & rinforzando de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne fais comment, vous voyez calomnie fe dreffer, fiffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend fon vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, & tonne; & devient, grace au Ciel, un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine & de proscription. Qui diable y résisteroit ?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc-là, Bazile ? & quel rapport ce piano-crescendo peut-il avoir à ma fituation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport? ce qu'on fait par-tout pour écarter fon ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLQ.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne feulement que ce Comte existe.

E 2

36

BAZILE.

En ce cas vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui rient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de certe affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez léfiné fur les frais; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un paffe-droit évident, font des diffonances qu'on doit toujours préparer & fauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, lui donnunt de l'or.

Il faut en paffer par où vous voulez; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé; c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce foir, Bazile?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée; n'y comptez pas.

BARTHOLO, l'accompagne,

Serviteur.

BAZILE.

Restez, Docteur, restez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux sermer sur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

PIGARO, feul, foreant du cabinet.

H! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la g'ouvrie au Comte en fortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une ramille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calonniant. Mais un Bazile! il médirois qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE, accourant, FIGARO,

ROSINE.

Uoi! vous êtes encore là , Monsieur Figaro 3

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, Mademoiselle. Votre Tuteur & votre Maitre de Musique, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert... R O S I N E.

Et vous les avez écoutés, Monfieur Figaro? mais favez-vous que

FIGARO.

D'écouter i C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour blen entendre. Apprenez que votre Tureur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE,

Ah I grands Dieux I

Ne craignez rien ; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le tems de fonger à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; fortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur. (Figaro s'enfuit.)

9.7

1

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE,

Ous êtiez ici avec quelqu'un, Monsieur?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eut été Monsieur Figaro?

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien favoir ce que ce Barbier avoir de si presse à vous dire ? R O S I N E.

Faut-il parler férieusement ; il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre. ROSINE. Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! de quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que fais-je moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, à part.

Il n'en a pas manqué une seule. (Haut.) Vous mériteriez bien que cela sût. BARTHOLO regarde les mains de Rosine.
Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, avec embarras.

Il feroit affez plaifant que vous eusliez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, lui prenant la main droite.

Moi, point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein ?
rusée signora! ROSINE, à part.
Maudit homme!

BARTHOLO lui tenant toujours la main. Une femme se croit bien en sureté parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! fans doute.... la belle preuve! Finissez donc, Monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chisonnant autour de cette bougie; & l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussi-tôt tremper dans l'encre; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez sait ! Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cayer de papier où je suis certain qu'il y avoit six senilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore, (Oh, l'imbécille!) La fixieme....

BARTHOLO, comptant.

Trois, quatre, cinq; je vois bien qu'elle n'y est pas, la fixieme.

R O S I N E, baiffant les yeux.

La fixieme i je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro ? & la plume qui étoit toute neuve, comment est-elle devenue noire ! Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro ? R O S I N E, à part.

Cet homme a un instinct de jalousse !... (Haut.) Elle m'a servi à retracer une sleur essacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, Monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites.

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait! Je suis seule, on ne me voit point, je pourrai mentir à mon aise mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque; on ne sauroit penser à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, en uniforme de Cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant : (Reveillons-la, &c.)

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Signora.

BARTHOLO.

BARTHOLO.

LE COMTE chante: Reveillons-la, & s'avance vers Rosine. Qui de vous deux, Mesdames, se nomme le Docteur Balordo, (à Rosine bas.) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, à part.

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo; Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit feulement de favoir laquelle des deux.... (à Rosine, lui montrant un papier.) Prênez cette lettre.

Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi. Laquelle! Rentrez donc Rosne, cet homme parost avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, Monsseur, vous êtes seul. Une semme en impose quelquesois. BARTHOLO.

Rentrez, rentrez, je ne suis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

H! je vous ai reconnu d'abord à votre fignalement.

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez-là dans votre poche ?

LECOMTE.

Je le cache dans ma poche pour que vous ne fachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon fignalement! ces gens-là crovent toujours parler à des foldats!

Mon fignalement! ces gens-là croyent toujours parler à des foldats! LECOMTE.

Penfez-vous que ce foir une chofe si difficile à faire que votre fignalement ?

Le chef branlant, la tête chauve, Les yeux vérons, le regard fauve, L'air farouche d'un Algonquin.....

BARTHOLO.

. Qu'est-ce que cela veut dire! Etes-vous ici pour m'insulter? d& logez à l'instant. L E C O M T E.

Déloger! Ah, fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, Docteur...
Barbe à l'eau. BARTHOLO.
Autre question faugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi, qui suis pour le moins aussi Docteur que vous....

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du Régiment ; Voilà pourquoi on m'a exprès logé chez un Confrere.

BARTHOLO.

Ofer comparer un Marêchal !...

LE COMTE.

A I R : Vive le Vin. Non , Docteur , je ne prétends pas ,

Sans Que notre art obtienne le pas chanter. Sur Hypocrate & sa brigade.

En chantant. { Votre favoir, mon camarade, Est d'un succès plus général; Car s'il n'emporte point le mal. Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je yous dis-là ?

40

Il vous fied bien, Manipuleur ignorant! de ravaler ainfi le premier, le plus grand & le plus utile des arts.

LE'COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal-appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux. LECOMTE.

des chevaux. L E C O M T E.

Parler à des chevaux ? Ah, Docteur! Pour un Docteur d'esprit....
n'est-il pas de notoriété que le Maréchal guérit toujours ses malades
sans leur parler; au lieu que le Médecin parle beaucoup aux siens....

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO,

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne!

LE COMTE.

Je crois que vous me láchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

L E C O M T E, feignant une grande colere.

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux! Eft-ce que vous ne le voyez pas?

SCENE XIV.

LES PRECEDENS. ROSINE.

ROSINE, accourant.

Onsieur le soldat, ne vous emportez point, de grace (à Bartholo.)

Parlez-lui doucement, Monsieur: un homme qui déraisonne.

LE COMTE.

Vous avez raifon; il déraifonne, lui; mais nous fommes raifonnables nous! Moi poli, & vous jolie.... Enfin, fusfit. La vérité, c'esta que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE.

Que puis-je pour votre service, Monsieur le soldat !

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE.

Pen faifirai l'esprit.

LECOMTE, lui montrant la lettre.

BARTHOLO.

Rien que cela?

.

40

LE COMTE.

Pas davantage. Lifez le billet doux que notre Maréchal des Logis vous écrit. BARTHOLO.

Voyons. (Le Comte cache la lettre & lui donne un autre papier.)
(Bartholo lit.) » Le Docteur Bartholo, recevra, nourrira, heber» gera, couchera....

LECOMTE, appuyant.

Couchera

BARTHOLO.

Down une nuit feulement, le nommé Lindor, dit l'Ecolier, Ca-Dovalier au Régiment... ROSINE. C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, vivement à Rosine.

Qu'est-ce qu'il y a 3

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à présent, Docteur Barbaro? BARTHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manieres possibles : allez au diable Barbaro! Barbe à l'eau! & dites à votre impertinent Maréchal des Logis, que depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, à part.

O Ciel ? facheux contre tems.

BARTHOLO.

Ah, ah! notre ami, cela vous contrarie & vous dégrise un peu! mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, à part.

J'ai pensé me trahir. (haut.) Décamper! si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse, peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sa-che pas lire, je verrai bientôt....

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place. Ah! ma belle Rosine.

ROSINE.

Quoi! Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux fur nous.

LE COM.TE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. (Il s'approche.)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur foldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre semme ?

Ę

Et quoi donc ?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisayeul paternel, maternel, sempiternel;

BARTHOLO, lit un parchemin.

» Sur les bons & fideles témoignages qui nous ont été rendus.... LE COMTE donne un coup de main fous les parchemins, qui les envoie au plancher.

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage.

BARTHOLO.

Savez-vous bien, foldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur le champ comme vous le méritez.

LE COMTE.

Bataille ? Ah, volontiers, bataille ! c'est mon métier à moi; (montrant fon pistolet de ceinture) & voici de quoi leur jetter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame ? R O S I N E.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille; figurez-vous (poussant le Dosteur.) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (à Rosine lui montrant la lettre.) Sortez le mouchoir. (Il crache à terre.) Voilà le Ravin, cela s'entend. (Rosine tire son mouchoir; le Comte laisse tomber sa lettre entre elle & lui.)

BARTHOLO, fe baiffant.

Ah , ah !....

LECOMTE, la reprend & dit.

Tenez... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une semme bien discrete, en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche!

BARTHOLO. *

Donnez, donnez.

LE COMTE./

Dulciter, Papa! chacun fon affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre?...

ROSINE, avance la main.

Ah! je fais ce que c'est, Monsieur le soldat. (Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin.

LE COMTE.

Eh bien, je fors : adieu, Docteur, fans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes, la vie ne m'a jamais été fi chere.

BARTHOLO.

Allez toujours, si j'avois ce crédit là sur la mort....

LE COMTE.

Sur la mort? Ah! Docteur! vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (il fort.)

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, le regarde aller.

L eft enfin parti. (à part.) Diffimulous.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monsieur, qu'il est bien gai ce jeune soldat ! - A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer; mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis !

ROSINE.

Quel papier ?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramaffer pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'est la lettre de mon cousin l'Officier, qui étoit tombée de ma poche. BARTHOLO.
J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coute d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne fais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, montrant la pochette.

Tu l'as mife là.

ROSINE.

Ah ! h! par diffraction.

BARTHOLO.

Ah furement. Tu vas voir que ce fera quelque folie.

ROSINE, à part.

Si je ne le mets pas en colere , il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc , mon cœur.

ROSINE,

Mais quelle idée avez-vous en infiftant, Monsieur, est-ce encore quelque méssance! BARTHOLO.

Mais vous! quelle raifon avez-vous de ne pas le montrer ?

ROSINE.

Je vous répete, Monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; & puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplait excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui yous arrivent? Pourquoi vous

44 LE BARBIER DE SEVILLE, donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés ? Si c'est jalousie, elle m'insulte : s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus que revoltée encore.

BARTHOLO.

Comment, revoltée! vous ne m'avez jamais parlé ainfi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étôit pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense parlez-vous?

ROSINE.

C'est qu'il est inoui qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

B A R T H O L O.

De sa femme ?

ROSINE.

Je ne la fuis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à perfonne ?

BARTHOLO.

11

100

Vous voulez me faire prendre le change, & détourner mon attention du billet, qui, fans doute, est une missive de quelque amant! mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne fommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes : mais pour vous en ôter la fantaisse, je m'en vais fermer la porte.

ROSINE, pendant qu'il y va.

Ah Ciel! que saire i metrons vite à la place la lettre de mon cousin, & donnons-lui beau jeu à la prendre. (Elle fait l'échange, & met la lettre du cousin dans la pochette, de fason qu'elle sort un peu.)

BARTHOLO, revenant.

Ah! j'espere maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plait.

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, frappant du pied.

Madame! Madame !....

ROSINE, combe sur un fauteuil, & feint de se trouver mal. Ah! quelle indignité!....

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colere.

COMÉDIE. ROSINE, renversée.

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc ?

ROSINE.

Quel avenir affreux !

BARTHOLO.

Rofine !

ROSINE.

J'étouffe de fureur!

BARTHOLO.

Elle fe trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO, à part.

i Dieux! la lettre! Lifons-la sans qu'elle en soit instruite. (Il lui tâte le pouls, & prend la lettresqu'il tâche de lire en se tournant un peu.)

R O S I N E, toujours renversée.

Infortunée! Ah!....

BARTHOLO, lui quitte le bras, & dit à part.
Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de favoir!
ROSINE.

Ah! pauvre Rofine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs produit ces affections spasmodiques. (Il lie par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls, Rosine se releve un peu, le regarde sinement, fait un geste de tête, & se remet sans parler.)

(Bartholo à part.) O Ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! comment l'appaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue! (Il fait semblant de la soutenir, & remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE, foupire.

Ah!

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tour; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(Il va prendre un flacon sur la console.)

ROSINE, à part.

Il a remis la lettre! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Rofine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous laisfez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité fur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet! c'est votre façon de demander les choses qui est revoltante. BARTHOLO, à genoux.

Pardon : j'ai bientôt fenti tous mes torts ; & tu me vois à tes pieds,

prêt à les réparer.

LE BARBIER DE SEVILLE, ROSINE.

Oui, pardon! loríque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon coufin.

BARTHOLO.

Qu'elle foit d'un autre ou de lui ; je ne veux aucun éclaireissement. R O S I N E, lui présentant la lettre.

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obrient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnéte procédé dissiperoit mes soupçons, si j'étois assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lifez-là donc, Monsieur.

BARTHOLO, fe retire.

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure.

ROSINE.

Vous me contrariez de la refufer.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne fais pourquoi, faignée du pied; n'y viens-tu pas aussi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, mignone, donne moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, Ah! comme tu serois heureuse!

ROSINE, baiffant les yeux.

Si vous pouviez me plaire, ah! comme je vous aimerois!

BARTHOLO.

Je te plairai , je te plairai ; quand je te dis que je te plairai. (Il fort.)

SCENE XIV.

AH Lindor! Il dit qu'il me plaita! .. Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagtin. (Elle lut & s'écrie) Ha!... J'ai lu trop tard; il me tecommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur; j'en avois une si bonne! & je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah! mon Tuteur a raison. Je suis bien soin d'avoir cet usage du monde qui, me dit il souvent, affure le maintien des semmes en toute occasion! Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

Fin du second Atte.



ACTE III

792

SCENE PREMIERE.

Uelle humeur! quelle humeur! elle paroiffoit appaifée... là, qu'on me dife qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Dom Bazile! Elle fair qu'il se mêle de mon matiage... (On heurre à la porte.) Faites tout au monde pour plaire aux semmes, si vous omertez un seul petit point.... je dis un seul..... (On heurre une seconde fois.) Voyons qui c'est.

SCENEII

BARTHOLO, LE COMTE, en Bachelier.

Ue la paix & la joie habitent toujours céans.

BARTHOLO, brufquement.

Jamais fouhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, Bachelier, Licencié.

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de Précepteur.

LE COMTE.

.... Eleve de Dom Bazile, Organiste du grand Couvent, qui a Phonneur de montier la Musique à Madame votre....

BARTHOLO.

Bazile ! Organiste, qui a l'honneur ! Je le sais. Au fait.

LE COMTE, à part.

Quel homme! (haut.) Un mal fubit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant. L E C O M T E, à part.

Oh diable! (haut.) Quand je dis le lit, Monsieur, c'est.... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé: marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, embarraffé.

Monsieur , j'étois chargé.... Personne ne peut-il nous entendre 3

BARTHOLO, à part.

C'est quelque fripon. (haut.) Eh non, Monsieur le mystérieux ; parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LECOMTE, à part.

Maudit vieillard! (haut.) Dom Bazile m'avoit chargé de vous apprendre.... B A R T H O L O

Parlez haut, je fuis fourd d'une oreille.

LECOMTE, élevant la voix.

Ah volontiers. Que le Comte Almaviva, qui restoit à la grande place. B A R T H O L O, effrayé.

Parlez bas; parlez bas.

EU

LECOMTE, plus haut,

.... En en délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le Comte Almayiva....

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LECOMTE, du même ton.

.... Etoit en cette ville, & que j'ai découvert que la Signora Ro-

fine Ini a écrit. BARTHOLO.

Lui a écrit ? Mon cher ami , parlez plus bas , je vous en conjure ! tenez , affeyons-nous , & jasons d'amitié. Vous avez découvert , ditez-vous , que Rosine.... Affurément. Bazile, inquier pour vous de cette correspondance; m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la manière dont vous prenez les choses.... BARTHOLO.

Eh mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas? LECOMTE.

Vous être fourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méssant & dur; mais je suis tellement entouré d'intriguans, de pieges.... & puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre! LE COMTE.

A la bonne heure fur ce ton, Monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous ? tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer....

(Il va ouvrir doucement la parte de Rofine.).

LE COMTE, à part.

Je me suis enserré de dépit... Garder la lettre à présent ! il saudra m'ensuir : autant vaudroit n'être pas venu. La lui montrer... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO, revient fur la pointe du pied.

Elle est affise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, oceupée à relire une lettre de son Cousin l'Officier, que j'avois décachetée.... Voyons donc la sienne.

LECOMTE, lui remet la lettre de Rosine.

La voici. (à part.) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO, lit.

» Depuis que vous m'avez appris votre nom & votre état. « Ah ;' la perfide ! c'est bien-là sa main.

LE COMTE, effrayé.

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher !...

LE COMTE.

Quand tout fera fini, si vous croyez m'en devoir, vous ferez le maître... D'après un travail que fait actuellement Dom Bazile avec un homme de loi.... BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage!

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste....

BARTHOLO.

Elle réfiftera.

LE COMTE veut reprendre la lettre, Bartholo la ferre.

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, &, s'il le faut, (plus mystérieusement) j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une semme à qui le Comte l'a sacrifiée; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur le champ...

BARTHOLO.

430

venez de la part de Bazile... mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance.

LE COMTE, réprime un grand mouvement de joie.

C'étoit affez l'avis de Dom Bazile. Mais comment faire ? il est tard... au peu de tems qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien

une lecon! LECOMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés, sont de vieilles finesses, des moyens de comédie : si elle va se douter ?...

BARTHOLO.

Préfenté par moi ? quelle apparence ! Vous vez plus l'air d'un amant déguifé , que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir... Son clavecin est dans

ce cabinet, amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener. LECOMTE

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre. BARTHOLO.

Avant l'instant décisif elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois.

(Il s'en va.)

SCENE III.

LECOMTE, feul.

E voilà fauvé. Ouf! Que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir: cela me donnoit un air plat & gauche; & il a des
yeux'.... Ma foi sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit
comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir!
Ecourons... Elle resuse de sortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruse. (Il resourne écourer) La voici? ne nous montrons pas d'abord. (Il entre dans le Cab net.)

SCENE IV.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE, avec une colere simulée.

Parti; je ne voux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon enfant, c'est le Seigneur Alonzo, l'éleve & l'ami de D. Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure. ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher : si je chante ce soir !... Où donc est-il ce Maître que vous craignez de renvoyer ? je vais, en deux mots lui donner son compte & celui de Bazile.

[Elle apperçuit son amant : elle fait un cri.] Ah !...

G

- - -

LE BARBIER DE SE

Qu'avez-yous ?

10

Ah! mon Dieu, Monlieur Ah! mon Dieu, Monlieur

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal! Seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal... Mais c'est qu'en me tournant.... Ah!..... LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

Je m'en fuis bien apperçu.

ROSINE, regardant le Comte.

Le coup m'a porté au cœur. BARTHOLO.

Un fiege, un fiege. Et pas un fauteuil ici : (Il va le chercher.)

LE COMTE.

Ah Roline!

:

ROSINE

Quelle imprudence.

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera par.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, apporte un fauteuil.

Tiens, mignone, affieds toi. —il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne de leçon ce foir : ce fera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, au Comte.

Non, attendez; ma douleur est un peu appaisée. (d Bartholo.) Je sens que j'ai en tort avec vous, Montieur: je veux vous imiter en réparant sur le champ:...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon ens fant, je ne foutfrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adicu, adicu, Bachelier.

Un moment, de grace! (à Bartholo.) Je ctoirai, Monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon. LE COMTE, d part, à Bartholo.

Ne la contrations pas fi vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là, tout le tens que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monfieur, je fais que la Musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'a fure que ce foir elle m'enchantera.

ROSINE, au Comte à part.

Je fuis au fupplice.

LE COMTE, prenant un papier de musique sur le pupitre:

TR-ce-là ce que vous voulez chanter, Madame?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la précaution inutile?

LE COMTE.

C'est-ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du Printens d'un geme assez vif. Si Madame veut l'essayer....

ROSINE, regardant le Comte.

Avec grand plaisir : un tableau du Printems me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'Hiver , il semble que le cœur acquiere un plus haut degré de sensibilité ; comme un esclave ensermé depuis long-tems, goûte, avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, bas au Comter

Toujours des idees tomanesques en tête.

LE COMTE, bas.

Et sentez-vous l'application !

BARTHOLO.

Parbleu! (Il va s'affeoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.)

ROSINE chance.

(*) Quand, dans la plaine;
L'amour ramene
Le Printems,
Si chéri des amans;
Tout reptend l'être,
Son feu pénette
Dans les fleurs',

Dans les fleurs ,
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux ;
Sortir des hameaux.
Dans tous les côteaux ,
Les cris des agneaux

Resentifient ; Ils bondifient ; Tour fermente ;

Tout augmente;
Les brebis paiffent
Les fleurs qui naiffent;
Les chiens fideles
Veillent für elles;
Mais Lindor enflammé,

Ne fonge guere Qu'au bonneur d'être aimé

de la Betgere. MEMEAIR.

Loin de la mere , Cette Bergere

Où fon Amant l'attend.

Par cette rufe , L'amour l'abuse ; Mais chanter ,

Sauve-t-il du danger ?

Les doux chalumeaux , Les chants des oifeaux , Ses charmes naiffans ,

Ses quinze ou feize ans , Tout l'excite;

> Tout l'agite La pauvrette S'inquiete ;

De sa retraite , Lindor la guette ,

Elle s'avance ; Lindons'élance ; Il vient de l'embrafler :

Elle bien aife, Feint de fe courroucer, Pour cu'on l'appaife.

Pour qu'on l'appaile. PETITE REPRISE.

Les foupirs. Les foins, les promesses,

Les vives tendrelles , Les plaifits , Le fin badinage ,

Sont mis en utage; Et bientôt la fleigere, Ne fent plus de colete. Si quelque jaloux,

Trouble un bien fi doux, Nos Amans d'accord, Ont un foin extrême....

Au plaisir même.

.... De voiler leut transport 3
Mais quand on s'aime ,
La gêne njoute encor

(En l'écoutant, Bartholo s'est affoupi. Le Comte, pendant la petite reprise, se hai sarde de prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affoiblit & sinit même par lui couper la voix au milieu de la cadence au mot extrême. L'Orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affoiblit son seu Ge tait avec elle. l'absence du bruit qui avoit endorms Bartholo, le reveille. Le Comte se releve, Rosine & l'Orchestre reprennent substement la suite de l'air. Si la

petite reprise se répete, le même jeu recommence, (c.)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, & Madame l'exécute avec une intelligence, ... R Q.S I N E.

Vous me flattez, Seigneur; la gloire est toute entiere au Maître.

^(*) Cette Ariette, dans le goût Espagnol, sut chantée le premier jour à Paris; malgré les huées, les rumeurs & le train uités au Partorre en ces jours de crise & de combat. La timidité de l'astrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, & les jeunes. Rigoristes du Théâtre l'ont sort louée de cette reticence. Mais si la dignité de la Comédie Françoise y a gagné quelque chose; il faut convenir que le Bathier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les Théâtres où quelque peu de Musique ne tirera pas autant à conséquence, nous invitons tous Directeurs à la restituer, tous Acteurs à la chanter, tous Spectateurs à l'écouter, & tous Critiques à nous la pardonner, en saveux du geure de la Piece, & du plaisir que leur sera le morceau.

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas , je viens , je roupille , & si-tôt que je m'asfieds, mes pauvres jambes. (Il se leve & pousse le fauteuil.)

ROSINE, bas au Comte.

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le tems.

BARTHOLO.

Mais, Bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile : Est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies, que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me semblent autant d'enferremens. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma lieunaffe, & que chacun retenoit

facilement. J'en l'avois autrefois.... Pur exemple...
(Pendant la ricournelle, l'cherche en se grata et la cête, & chante en faisant claquer ses pouces & dansant des genoux comme les vieillards.)

Veux-tu , ma Rofinette , Faire emplette

Du Roi des Maris !... (Au Comte en riant.)

Il y a Fanchonette dans la chanson ; mais j'y ai substitué Rofinette pour la lui rendre plus agréable, & la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien? pas vrai?

LE COMTE, riant.

Ah, ah, ah, oui, tout au mieux.

SCENE

LES PRECEDENS. FIGARO, dans le fond.

BARTHOLO, chante.

V Eux-tu , ma Rolinette , Faure emplette Du Roi des maris? Je ne suis point Tircis;

Mais la nuit, dans l'ombre; Je vaux encor mon prix; Et quand il fait sombre, Les plus beaux chats font gris.

(Il repece la reprise en dansant. FIGARO derriere lui , imite ses mouvemens.) Je ne fuis point Tircis, &c. (Appercevant Figure.)

Ah! entrez, Monsieur le Barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO, falue. Monsieur, il est vrai que ma mere me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce tems - là (A'part au Comte.) Bravo,

Monfeigneur. (Pendant toute cette Scene , le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine , mais l'ail inquies & vigi'ant du Tuteur l'en empêche toujours ce qui forme un jeu muet de tous les Alleurs , étranger au débat du Dolleur & de Figuro.)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, faigner, droguer, mettre fur le grabat ute ma maifon ? FIGARO. toute ma maifon ?

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais sans compter les foins quotidiens, Monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas! Que direz-vous, Monsieur le zélé, à ce malheureux qui baille, & dort tout éveillé, & l'autre qui, depuis COMÉDIE.

55

trois heures, éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle le que leur direz-vous ? FIGARO.

BARTHOLO.

Oul!

FIGARO.

Je leur dirai.... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse; & va te coucher à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non; mais c'est la saignée & les médicamens qui le groffiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zele aussi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule; & votre cataplasme lui rendrat-il la vue? F I G A R O.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela@non plus qui l'empéchera d'y voir. BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire! On n'est pas de cette extrava-

gance-la! FIGARO.

Ma foi, Monsieur, les hommes n'ayant guere à choisir qu'entre la sottise & la folie; où je ne vois pas de prosit, je veux au moins du plassir; & vive la joie. Qui sait si le monde durera encore trois semaines!

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monsieur le raisonneur, de me payer mes

cent écus & les intérêts, fans lanterner, je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monsieur? vos centécus? j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la perite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ? FIGARO. Quels bonbons ! que voulez-vous dire ?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce corner fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin. FIGARO.

Diable emporte fi ... ROSINE , l'interrompant.

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, M. Figaro?

Je vous l'avois recommandé. FIGARO.

Ah, ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi. J'avois perdu tout cela de vue... Oh! excellens, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens, Admirables! Oui, sans doute, Monsseur le Barbier; revenez sur vos pas! Vous faites-là un joli métier, Monsseur!

FIGARO,

Qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur ?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monfieur.

FIGARO.

Je la foutiendrai , Monsieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la supporterez, Monsieur.

- Comme il vous plaira, Monfieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monsieur! Sachez que quand je dispirte avec un fat, je ne lui cede jamais.

F 1 G A R O, lui tournant le dos.

Nous différons en cela , Monsieur ; moi je lui cede toujours.

BARTHOLO.

Hein ? qu'est-ce qu'il dit donc , Bachelier ?

FIGARO.

C'est que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village; & qui ne sait manier que le rasoir ! Apprenez, Monsieur, que j'ai . travaillé de la plume à Madrid, & que sans les envieux....

BARTHOLO.

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession ?

FIGARO.

On fair comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah, parbleu, je dirois de belles fottifes! F I G A R O.

Monsieur, yous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrere qui est là rêvassant...

LECOMTE, revenant à lui.

Je je ne suis pas le confrere de Monsieur.

FIGARO.

Non? vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet. BARTHOLO, en colere.

Enfin, quel sujet vous amene? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à Madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO:

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt. FIGARO.

Ah! oui, revenir! toute in garnison prend médecine demain matin: j'en ai obrenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du tems à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui!

BARTHOLO.

Non, Monsieur ne passe point chez lui. Et mais.... qui empêche qu'on ne me rase ici. ROSINE, avec dédain.

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement.

BARTHOLO.

Tu te fâches? pardon, mon enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, bas au Comte.

On ne le tirera pas d'ici! (haut.) Allons, l'Eveillé, la Jeunesse; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appellez les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher!

Eh bien! j'irai tout chercher: n'est-ce pas dans votre chambre (bas au Comte.) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO détache son trousseau de cless, & dit par réstexion.

Non, non, j'y vais moi-même. (bas au Comte en s'en allant.)

Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCENE VI.
FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

A.H! que nous l'avons manqué belle! il alloit me donner le trouffeau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas ?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

LES PRECEDENS. BARTHOLO.

BARTHOLO revenant, à part.
On! je ne sais ce que je sais de laisser ici ce maudit Barbier. (à
Ftgaro.) Tenez. (Il lui donne le trousseau. Dans mon cabinet, sous
mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! il y feroit bon, méssant comme vous êtes! (à part en s'en allant.) Voyez comme le Ciel protege l'innocence!

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, bas au Comte.

Est le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, bas.

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE.

Il est bien poli , Messieurs , de parler bas sans cesse! Et ma leçon? (Ici on entend un bruit comme de la vaisselle renversée.)

BARTHOLO, criant.

Qu'est-ce que j'entends donc! Le cruel Barbier aura tout laissé tomber par l'esculier, & les plus belles pieces de mon nécessaire !... (Il court dehors.)

SCENE 1X.

LE COMTE, ROSINE.

L E C O M T E.

Rofitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage;
Accordez-moi ce foir, je vous en conjure, Madame, un moment
d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous
allez tomber.

R O S I N E.

Ah Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; & quant à la lettre que j'ai reçu de vous ce matin; je me suis vu forcé....

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE. BARTHOLO.

BARTHOLO. E ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pout tant de train! On ne voit goute sur Pescaher. (Il montre la clef au Comte.) Moi, en montant j'ai accroché une cles... B A R T H O L O.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, Monsieur, cherchez en un plus subtil.

SCENE XI.

LES FRECEDENS. BAZILE. ROSINE, effrayée, à part.

On Bazile !...

LE COMTE, à part.

Juste Ciel!

FIGARO, à part.

C'est le diable !

BARTHOLO, va au devant de lui

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le Seigneur Alonzo m'avoit sort effrayé sur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, & s'il ne m'avoit point retenu....

BAZILE, étonné.

Le Seigneur Alonzo !...

FIGARO, frappe du pied.

Eh quoi ! toujours des accrocs ? Deux heures pour une méchantebarbe.... Chienne de pratique ?

BAZILE, regardant tout le monde.

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire , Messieurs !...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je ferai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit.il....

LE COMTE

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez vous apprendre à Monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, plus étonné.

La leçon de musique !.... Alonzo !....

ROSINE, à part à Bazile.

Eh! taifez-vous.

BAZILE.

Elle aussi.

LE COMTE, bas, à Bartholo.

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, bas, à Bazile.

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas yotre éleve : vous gâteriez tout. BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO, haut.

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre éleve.

BAZILE, Stupefait.

Que mon éleve !.... (bas.) Je venois pour vous dire que le Comte est déménagé. BARTHOLO, bas.

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, bas.

Qui vous l'a dit ?

BARTHOLO, bas.

Lui apparemment!

LE COMTE, bas.

Moi', fans doute : écoutez feulement.

ROSINE, bas à Bazile.

Est-il si difficile de vous taire ?

FIGARO, bas à Bazile.

Hum! grand efcogrif! il eft fourd!

BAZILE, à part.

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret? BARTHOLO, haut.

Eh bien, Bazile, votre homme de loi?

FIGARO.

Vous avez toute la foirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, à Bazile.

Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi.
BAZILE, effaré.

De l'homme de loi !

LECOMTE, fouriant.

. Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi 3

BAZILE, impatienté.

Eh! non, je ne l'ai pas vu l'homme de loi.

LECOMTE, à Bartholo, à part.

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? renvoyez-le.

BARTHOLO, bas, au Comte.

Vous avez raison. (à Buzile.) Mais quel mal vous a donc pris su-

LE BARBIER DE SEVILLE, BAZILE, en colere.

Je ne vous entends pas.

43

LE COMTE, lui met à part une bourse dans les mains.

Oui : Monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans

FIGARO.

Il est pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends....

LE COMTE.

Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur, Allez vous coucher.

FIGARO.

a la phisionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il fent la fievre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc étes-vous fortil on dit que cela se gagne. Alles vous coucher. BAZILE, au dernier étonnement.

Que j'aille me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! fans doute. BAZILE, les regardant tous.

En effet, Messieurs, je crois que je ne serai pas mal de me retirer, je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain ! toujours : si vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je serai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon foir , Monfieur Bazile.

BAZILE, à part.

Diable emporte si j'y comprends rien ; & sans cette bourse

TOUS.

Bon foir, Bazile, bon foir.

BAZILE, en s'en allant.

Eh bien! bon foir done, bon foir. (Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCENE XII.

LES PRECEDENS, excepté BAZILE. BARTHOLO, d'un ton important.

Et homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura faisi.

FIGARO.

Avez - your vu comme il parloit tout feul ? Ce que c'est que de

COMÉDIE.

nous! (à Bartholo.) Ah ça, vous décidez-vous, cette fois. (Il lui pousse un fauteuil très-loin du Comte, & lui présente le linge.)

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (Il s'approche & lui parle bas à l'oreille.)

BARTHOLO, à Figaro.

En mais; il femble que vous le fassiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir....

LE COMTE, bas à Rosine.

Nous avons la clef de la jalousie, & nous serons ici à minuit.

F I G A R O, passe le linge au cou de Bartholo.

Quoi voir ? si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder; mais du chant !.... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est? FIGARO.

Je ne fais ce qui m'est entré dans l'œil. (Il rapproche fa tête.)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas. FIGARO.

C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y soussiler un peu fort. (Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment, & va derriere les amans écouter leur conversation.)

LECOMTE, bas à Rosine.

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici. FIGARO, de loin pour avertir.

Hem!.... hem!.... LE COMTE.

Défolé de voir encore mon déguisement inutile....

BARTHOLO, paffant entre deux.

Votre déguisement inutile !

ROSINE, effrayée.

Ah !....

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment! fous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur ?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo! LECOMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre semme.

ROSINE.

Sa femme! moi! passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah I qu'est-ce que j'entend,

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toutes les lois. (Rosine fort.)

H 2

1.0

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

A colere me fuffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il est difficile qu'une jeune femme

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard. BARTHOLO.

Comment ! lorsque je les prend sur le fait ! Maudit Barbier ! il me prend des envies.... F I G A R O.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi, d'honneur, il est fou.

FIGARO.

Il est fou , il est fou

<u>__</u>==

(Ils fortent.)

SCENE XIV.

Fin du troisseme Atte.

BARTHOLO, feul les pourfuivant.

E suis fou! infâmes suborneurs! Emissaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous.... Je suis sou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... & me soutenir essontément!... Ah! il n'y a que Barile qui puisse m'expliquer ceci. Dui, envoyons-le chercher. Hola, quelqu'un... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le-premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! Il y a de quoi perdre l'esprit.

Pendant l'Entr'alle le Théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage, & l'Oéchestre joue celui qui est grave dans le Recueil de la Musique du Barbier.

ACTFIV.

ACTEIV

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre est obscur.

BARTHOLO, DON BAZILE, une lanterne de papier à la main.
BARTHOLO.

Omment, Bazile, vous ne le connoissez pas i ce que vous me dites est-il possible i B A Z I L E.

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du Comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourroit que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce présent. Eh! pourquoi l'avez-vous reçu.

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord, je n'y entendois rien; & dans les cas difficiles à juger, une bourfe d'or me paroît toujours un argument sans COMÉDIE.

64

réplique. Et puis, comme nous dit le proverbe, ce qui est bon à prendre.... B A R T H O L O.

Pentends , est bon

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, furpris.

Ah! ah!

2

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour

la posseder? BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute espece de biens, posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux; mon avis est qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer....

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens ?

BAZILE.

Hé, hé, Monsieur, on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à son cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epousez, Docteur, épousez.

BARTHOLO.

Auffi ferai-je , & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. - Souvenez-vous, en parlant à sa Pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raifon.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir-là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rofine, que cet Alonzo m'a remife, & il m'a montré, fans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt ?

BAZILE.

Impossible; le Notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage ?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro ; c'est sa niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa niece? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

62 LE BARBIER DE SEVILLE,

BARTHOLO.

Ce drôle est du complot : que diable !

BAZILE.

Eft-ce que vous penferiez !...

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens.là font si alertes! tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici sur se champ avec vous.

B A Z I L E.

Il pleut, il fait un tems du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

Pai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout, je vous attends; je veille; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILF.

Avec ces précautions, vous êtes sur de votre fait.

SCENEIL

ROSINE, feule, fortant de sa chambre.

L me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! ce mauvais tems même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne.,.. Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée... Quel bruit entens-je !... Dieux! c'est mon Tuteur. Rentrons.

SCENE III. BARTHOLO, ROSINE.

AH! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre

appartement.... ROSINE.

Je vais me retirer. BARTHOLO.

Par le tems affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, & j'ai des choses très-pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous , Monsieur , n'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour ? BARTHOLO.

Rofine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grace.

ROSINE, à part.

S'il alloit venir!

BARTHOLO, lui montre la lettre.

Connoiffez-vous cette lettre ?

ROSINE, la reconnoît.

Ah! grands Dieux !....

COMEDIE. BARTHOLO.

Mon intention, Rofine, n'est point de vous faire de reproches : A votre age on peut s'égarer, mais je suis votre ami; écoutez-moi. ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva.... ROSINE, étonnée.

Au Comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce Comte, austi-tôt qu'il l'a reçue, il en fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a facrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva !....

u

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rofine, rend votre sexe confiant & crédule; mais apprenez dans quel piege on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout; apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet éleve supposé de Bazile, qui porte un autre nom; & n'est que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abyme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, accablée.

Quelle horreur !.... Quoi , Lindor ?.... Quoi , ce jeune homme BARTHOLO, à part.

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le Comte Almaviva.... C'est pour un autre....

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre. ROSINE, outrée.

Ah, quelle indignité!.... il en fera puni. - Monsieur, vous aves defiré de m'épouser? BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien, le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'est pas tout; à ciel !... suis-je assez humiliée !.... Apprenez que dans peu le perfide ofe entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'arc de vous dérober la clef.

BARTHOLO, regardant au trousseau.

Ah, les scélérats ! mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, avec effroi.

Ah! Monsieur, & s'ils font armés?

BARTHOLO.

Tu as raison; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chea elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & 64 LE BARBIER DE SEVILLE,

l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés & délivrés! & compte que mon amour te dédommagera.... ROSINE, au désespoir.

Oubliez seulement mon erreur. (à part.) Ah, je m'en punis affez!

BARTHOLO, s'en allant.

Allons nous embusquer. A la fin je la tiens.

(Il fort,)

SCENE IV.

ROSINE, feule:

On amour me dédommagera... Malheureuse !... (Elle tire son mouchoir & s'abandonne aux larmes.) Que faite? Il va venir. Je veux rester, & seindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sh noirceur. La bassesse de son procédé serà mon préservatis... Ah! j'en ai grand besoin. Figure noble! air doux! une voix si tendre !... & ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah, malheureuse! malheureuse !.... Ciel, on ouvre la jalouse! (Elle se sauve.)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, enveloppé d'un manteau paroît à la fenêtre.

FIGARO, parle en dehors.

Uelqu'un s'enfuit ; entrerai≠je ?.

LECOMTE, en dehors.

Un homme ?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine que ta figure atroce aura mise en suite.

FIGARO, faute dans la chambre.

Ma foi, je crois.... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre & les éclairs.

LECOMTE, enveloppé d'un long manteau.

Donne-moi la main. (Il faute à fon tour.) A nous la victoire.

FIGARO, jette fon manteau.

Nous sommes tout perces. Charmant tems pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident I.... Et si quelqu'un alloit nous surprendre ici? L E C O M T E.

N'es-tu pas avec moi ! J'ai bien une autre inquiétude ; c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du Tuteur.

FIGARO.

Yous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe; l'amour, la haine & la crainte.

LE COMTE, regarde dans l'obscurité.

Comment lui annoncer brusquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir! Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux. F I G A R O.

Si elle vous nomme audacieux; vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au furplus, fi fon amour est tel que vous le desirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentimens.

SCENE

SCENE

ROSINE, LE COMTE, FIGARO.

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.) LE COMTE.

A voici - Ma belle Rofine!...

ROSINE, d'un con crès-composé.

Je commençois, Monsieur, à craindre que vous ne vinissez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude!... Mademoifelle, il ne me convient point d'abufer des circonflances pour vous propofer de partager le fort d'un infortuné ; mais quelqu'a-Tyle que vous choiliffiez , je jure mon honneur....

ROSINE.

Monsieur, si le don de ma main n'avoit pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne ferier pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrègulier ! LE COMTE.

Vous, Roline! la compagne d'un malheureux, fans fortune, fans naissance !...

ROSINE. La naissance, la fortune! Laissons-là les jeux du hasard, & si vous m'assurez que vos intentions font pures....

LE COMTE, à ses pieds.

Ah! Rofine ? je vous adote !...

ROSINE, indignée.

Arcêtez, malheureux !... vous ofez profaner !... 'Tu m'adores !... Va tu n'es plus dangereux pour moi ; l'attendois ce mot pour te déteffer. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend , (en pleurant ; apprends que je t'aimois ? apprends que je faifois mon bonheur de partager ton mauvais fort. Miferable Lindor! l'allois tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fast de mes bontés, & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentter dans mes

LE COMTE, vivement.

Que votre Tuteur vous a remise ?

ROSINE, fiérement.

Oui, je lui en ai l'obligation. LE COMTE.

Dieux , que je fuis heureux ! il la tient de moi. Dans mon embarras , hier , je m'en fuis fervi pour arracher sa confiance; & je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah , Roline ! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement !....

FIGARO.

Monfeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même.... ROSINE.

Monfeigneur ! que dit-il ?

LECOMIE, jettant fon large manteau, paroît en habit magnifique.

O la plus aimée des femmes! il n'est plus tems de vous abufer : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'est point Lindor; je suis le Comte Almaviva, qui meurt d'amout , & vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE, combe dans les bras du Comte.

Ah!

LE COMTE, effrayé.

FIGARO.

Figuro? Point d'inquiétude, Monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites facheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu, qu'elle est belle! RUSINE.

Ah , Lindor !... Ah , Monsieur ! que je suis coupable ! j'allois me donner cette nuis même à mon Tuteur. LE COMTE.

Vous, Roline?

ROSINE.

Ne voyez que ma punition! J'aurois passe ma vie à vous détester. Ah! Lindor! le plus affreux iupplice n'est-il pas de hair quand on sent qu'on est faite pour aimer. FIGARO, regarde à la fenétre.

Monfeigneur, le retour est fermé, l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

llevée. ROSINE, troublée. Oui, c'est moi... c'est le Docteut. Voilà le fruit de ma ctédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoue, tout trahi; il fait que vous êtes ici , & va venir avec main forte

FIGARO, regarde encore.

Monfeigneur! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, courant dans les bras du Comte avec frayeur.

Ah , Lindor !... LE COMTE, avec fermere.

Roime, vous m'aimez! Je ne crains personne; & vous serez ma femme. J'autai donc le planir de punir à mon gré l'odieux vieillard! ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

©#———————*****

SCENE VII.

LES PRECEDENS. DON BAZILE, LE NOTAIRE.

FIGARO.
Onseigneur, c'est votre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah! qu'est-ce que j'apperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hafard, notre ami

BAZILE.

Par quel accident, Meffieurs

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur. Vous deviez unir la Signora Rosine & moi cette nuit chez le Barbier Figaro; mais nous avons présèré cette maison, pour des raisons que vous faurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

Pai donc l'honneur de parler à fon Excellence Monfeigneur le Comte Almaviva ? F I G A R O.

Précifément.

BAZILE, à part.

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout.

LE NOTÂIŘE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, Monseigneur, ne confondons point : voici le vôtre; & c'est ici celui du Seigneur Barzholo, avec la Signora.... Rosine austi ? Les Demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous fervir de fecond, témoin. (Us fignent.) BAZILE.

Mais votre Excellence.... je ne comprends pas....

LE COMTE.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarrasse, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monfeigneur Mais fi le Docteur

LE COMTE, lui jettant une bourfe.

Vous faites l'enfant l Signez donc vite.

BAZILE, étonné.

Ah! ah!

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer ?

COMEDIE.

BAZILE, pefant la bourfe.

Il n'y en a plus; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids.... (11 signe.)

SCENE DERNIERE.

LES PRECEDENS. BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUASILS, DES VALETS avec des flambeaux.

BARTHOLO voit le Comtebaiser la main de Rosine, & Figaro qui embrasse grotesquement D. Bazile : il crie en prenant le Notaire à la gorge.

Ofine avec ces fripons! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au LENOTAIRE.

C'est votre Notaire. BAZILE.

ŧ

P

C'est votre Notaire. Vous moquez-vgus ?

BARTHOLO.

Ah! Don Bazile, Eh! comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L' A L C A D E, montrant Figuro.

Un moment, je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maifon, à des heures indues. FIGARO.

Heure indue? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de son Excellence Monseigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva! - L' A L C A D E.

Ce ne sont done pas des voleurs?

BARTHOLO.

Laissons cela. — Par-tout ailleurs, Monsieur le Comre, je suis le ferviteur de votre Excellence; Mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plait la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce qui en a beaucoup, est la préférence que Mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rofine ? ROSIN.E.

Il dit vrai. D'où nait votre étonnement? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous difois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur ?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? plaisant mariage! Où sont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux Messieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile! vous avez figné?

BAZILE.

Que voulez-vous? ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'argumens irrésissibles.

LE BARBIER DE SEVILLE, &c.

Je me moque de ses argumens. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abufant.

BARTHOLO

La Demoifelle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

LE COMTE.

Qui te parle à toi, maître fripon.

LE COMTE.

Mademoifelle est noble & belle; je suis homme de qualité, jeuns & riche; elle est ma semme : à ce titre, qui nous honore également, prétend on me la disputer? BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mass.

- LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des Losse. & Monsieur que vous avez amené vous même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magistrats sont les sous zieus de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage, indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des Biens de sa pupille, dont il saudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout, & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, irrité.

Ils étoient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans un guépier.

B A Z I L E.

Quel guepier! Ne pouvant avoir la femme ; calculez , Docteur , que

Pargent vous refte. BARTHOLO.

Eh laissez-moi donc en repos, Bazile, Sus ne songez qu'à l'argent, Je me soucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde, mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (Il signe.)

Ah, ah, ah! Monfeigneur; ils font de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, Messieurs, je n'y comprends plus rien. Est ce qu'elles ne font pas deux Demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non , Monfieur , elles ne font qu'une.

BARTHOLO, fe défolant.

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle pour que le mariage fûr plus fûr! Ah! je me fuis perdu faute de foins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, Docteur: quand la jeunesse & l'amour sout d'accord pour tromper un vieillard; tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeller à bon droit la Précaution inuotie.

FIN. 282